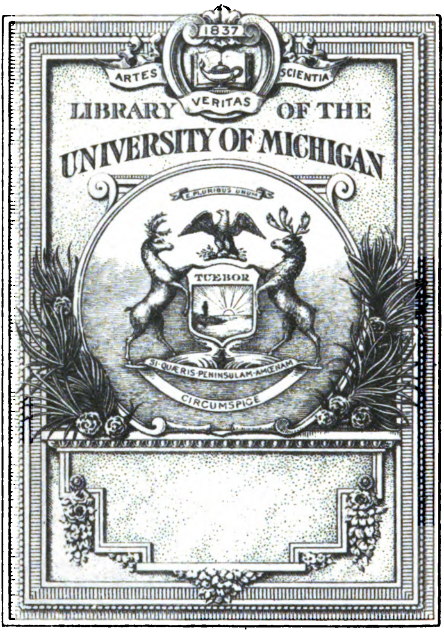

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

French dramas no. 1

Hachette's French Classics.

LE CID

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

121431

DE

P. CORNEILLE

EDITED

With Grammatical, Philological, and Explanatory Notes

BY

JULES BUÉ,

HON. M.A. OXFORD; TAYLORIAN TEACHER OF FRENCH, OXFORD;
EXAMINER IN THE OXFORD LOCAL EXAMINATIONS FROM 1858; ETC.

SIXTH EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS, W.C.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.
BOSTON: CARL SCHOENHOF.

1885.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
DRURY COURT, STRAND, W.C.

INTRODUCTION.

CORNEILLE.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.

PIERRE CORNEILLE, né à Rouen en 1606, sous le règne de Henri IV., était fils d'un avocat général, et fut d'abord destiné au barreau, mais il préféra le théâtre. Il débuta par des comédies, qui, bien qu'oubliées aujourd'hui, eurent alors beaucoup de succès ("Mélite," 1629; "Clitandre," 1632). En 1635 il donna sa première tragédie, "Médée," qui annonça ce qu'il devait être. L'année suivante parut "Le Cid." La première représentation de cette tragédie excita un enthousiasme universel; un proverbe qui eut cours alors, "Beau comme le Cid," prouve l'admiration qu'inspira ce premier chef-d'œuvre de la scène tragique. Le Cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII., parut jaloux des succès du poëte, et Scudéri (1601—1667) crut plaire au Cardinal en critiquant avec amertume l'œuvre de son confrère. L'Académie, qui venait d'être fondée, et dont Richelieu était le maître et le protecteur, reçut l'ordre de prononcer entre Corneille et son détracteur. Son arrêt parut sous le titre de "Sentiment de l'Académie sur le Cid." Cette critique, modérée dans la forme, est sévère au fond. Corneille ne se vengea qu'en produisant de nouveaux

chefs-d'œuvre: "Horace," 1639; "Cinna," 1639; "Polyeucte," 1640; "Pompée," 1641; etc. Le succès de ces tragédies fit taire la critique. Richelieu, renonçant à une rivalité ridicule, fit obtenir au poëte une pension, et l'Académie qui l'avait critiqué l'admit dans son sein en 1647. Après "Rodogune" (1646), Corneille commença à décliner; affligé de la chute de "Pertharite" (1653), il s'éloigna pendant quelques années du théâtre. Il employa ce temps de retraite à traduire en vers "L'Imitation de J. C." Cependant les instances de ses amis le déterminèrent à rentrer dans la carrière dramatique. Il produisit alors "Œdipe" (1659), "Sertorius" (1662), "Othon" (1664), où l'on retrouve de belles scènes, dignes du génie de Corneille; mais ce génie s'éclipsa entièrement dans "Agésilas" (1666), "Attila" (1667), et dans quelques autres pièces, dont la dernière, "Suréna," fut jouée en 1674. Outre ses tragédies, Corneille avait donné en 1642 "Le Menteur," que l'on regarde comme la meilleure comédie qui eût parue jusque là. Il mourut en 1684, sous le règne de Louis XIV.: la postérité l'a nommé le *père du théâtre Français*, et le *grand Corneille*.

LE CID.

Le sujet du "Cid" est historique. Les chroniques Espagnoles racontent que le jeune Rodrigue, fils de Diégo Laynès, tua dans une rencontre, dont l'occasion était l'enlèvement de quelques pièces de bétail, le comte

de Gormas, et que la fille de ce seigneur demanda au roi de Castille don Fernand de faire mourir le meurtrier ou de le lui donner pour époux, voulant soit une vengeance, soit un dédommagement. Le mariage fut conclu sans retard. La vérité historique porte ici un caractère de naïveté et de barbarie que la scène n'aurait pas admis, ou que le goût moderne aurait repoussé. Un poëte Espagnol, Guillem de Castro, s'empara de cette tradition popularisée par les chroniques, et surtout par les romances, et la transforma de manière à la rendre dramatique. C'est en suivant ses traces avec la sureté et l'indépendance du génie que Corneille composa les cinq actes de la tragédie dont voici le sommaire.

Acte I.—La pièce commence par une scène entre Chimène et sa gouvernante, où l'on apprend que Rodrigue et Chimène doivent bientôt être unis du consentement de leurs pères. Cependant, au sortir du conseil, le comte de Gormas, irrité de la préférence donnée au vieux don Diègue, pour la place de gouverneur de l'héritier du trône, lui fait, après une vive dispute, le mortel affront de lui donner un soufflet. Don Diègue veut venger son outrage dans le sang de l'offenseur; mais ses forces trahissant son courage, il confie à son fils don Rodrigue le soin de sa vengeance. Celui-ci, apprenant qu'il doit venger sur le père de celle qu'il aime l'affront fait à don Diègue, exhale sa douleur, mais bien que *percé jusques au fond du cœur*, il se décide à sacrifier son amour à son devoir.

Acte II.—Un gentilhomme Castillan envoyé par le roi essaye en vain d'obtenir que le comte de Gormas répare l'injure qu'il a faite. Rodrigue arrive alors et défie le comte à un combat singulier que celui-ci accepte

avec dédain. Ils sortent pour se battre, et bientôt on apprend que le *coup d'essai* de Rodrigue a été un *coup de maître*. Le comte a été tué. Fernand en reçoit la nouvelle avec déplaisir, mais sans étonnement; et aussitôt Chimène en pleurs vient se jeter à ses pieds en lui demandant justice. Don Diègue plaide avec chaleur la cause de son fils, et le roi, sans rien décider, s'engage à soumettre l'affaire à son conseil.

ACTE III.—Rodrigue, au désespoir et voulant être puni de la main même de celle qu'il aime, a pénétré dans la maison du comte, où il se cache au retour de Chimène. Don Sanche, rival de Rodrigue, vient offrir à sa maîtresse le service de son épée; mais Chimène le refuse, et restée seule avec sa confidente, exhale sa douleur et son amour. Lorsqu'elle parle de mourir après s'être vengée, Rodrigue vient de lui-même s'offrir à ses coups. Les deux amants, dans une scène admirable, laissent voir la passion qui les domine, sans qu'aucun d'eux s'écarte du devoir. Rodrigue veut toujours mourir de la main de Chimène, et Chimène poursuivra toujours la punition du meurtrier de son père. Cependant le vieux don Diègue a cherché partout le fils qui l'a vengé: il le rencontre enfin et lui témoigne sa joie et sa tendresse; il lui annonce en même temps une descente des Maures qui menacent Séville, et le presse de vaincre son désespoir pour aller combattre les ennemis de l'Espagne, et pour forcer, par sa victoire, le roi au pardon et Chimène au silence.

ACTE IV.—Rodrigue a remporté sur les Maures une victoire complète, et pris deux de leurs rois. Chimène, heureuse et fière de cette victoire, ne veut cependant point renoncer à poursuivre une réparation. Bientôt

Rodrigue reparaît avec le roi, de qui on apprend que les Maures ont donné à leur vainqueur le nom de Cid, c'est-à-dire seigneur, qu'il portera désormais en mémoire de cet exploit; et lorsque Rodrigue vient de faire dans un langage héroïque le récit du combat contre les Maures, Chimène se présente, implorant de nouveau la justice du roi. Celui-ci, par un artifice qui doit dévoiler l'amour de Chimène, annonce que Rodrigue est mort de ses blessures. Chimène tombe en pâmoison et livre ainsi son secret. Fernand rétracte alors cette fausse nouvelle : Chimène indignée paraît plus acharnée que jamais à obtenir le prix du sang. Le roi lui accorde à regret l'épreuve d'un combat singulier entre le Cid et le chevalier qu'elle prendra pour champion, mais sous la condition qu'elle épousera le vainqueur. Don Sanche s'offre aussitôt à combattre pour Chimène.

Acte V.—Avant le combat, Rodrigue vient de nouveau s'offrir à recevoir la mort de la main de Chimène; mais celle-ci, le renvoyant à don Sanche, lui commande, d'une manière bien douce au cœur du Cid, de revenir vainqueur. Bientôt après don Sanche apporte aux pieds de Chimène son épée que Rodrigue lui a donné l'ordre d'y déposer. À cette vue, croyant son amant mort, Chimène éclate en imprécations contre don Sanche. En ce moment-là don Fernand arrive avec don Diègue. Chimène supplie le roi de la dégager de sa promesse : elle veut aller dans un cloître pleurer son père et son amant. Tout s'explique enfin, ce n'est point l'épée de Rodrigue, c'est celle de don Sanche vaincu, que celui-ci apportait après avoir été désarmé. On prévoit dès lors, malgré que Rodrigue veuille toujours mourir des mains de Chimène dont l'honneur combat

encore l'amour, on prévoit avec plaisir que les deux amants seront unis. Rodrigue ira d'abord porter la guerre en Afrique, et lorsque le temps aura éloigné et adouci le souvenir de la mort du comte de Gormas, sa fille deviendra l'épouse du Cid.

Nous n'avons pas parlé dans cette analyse de l'infante dona Urraque, fille du roi, qui aime le jeune Rodrigue. Corneille a conservé ce personnage, souvent en scène, et que le poëte espagnol avait introduit, non comme moyen d'intrigue, mais pour donner du relief à Chimène et à Rodrigue, en montrant combien tous deux sont dignes d'être aimés. L'intervention de ce personnage est cependant considérée comme un défaut.

"'Le Cid,'" dit La Bruyère (1644—1696), "n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple; ils s'accordent tous à le savoir de mémoire et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. 'Le Cid,' enfin, est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire." . . .

Boileau (1636—1711) a immortalisé le jugement du public par ces vers :—

"En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer:
Le public indigné s'obstine à l'admirer."

APPRÉCIATION LITTÉRAIRE.

Par La Harpe.

Le sujet est irréprochable dans tous les principes de l'art, puisqu'il est conforme à la nature et aux mœurs. Il est de plus très-intéressant, puisqu'il excite à la fois l'admiration et la pitié; l'admiration pour Rodrigue, qui ne balance pas à combattre le comte dont il adore la fille; l'admiration pour Chimène, qui poursuit la vengeance de son père en adorant celui qui l'a tué; et la pitié pour les deux amants, qui sacrifient l'intérêt de leur passion aux lois de l'honneur. Je dis l'intérêt de leur passion, et non pas leur passion même; car si Chimène cessait d'aimer Rodrigue parce qu'il a fait le devoir d'un fils en vengeant son père, la pièce ne ferait pas le moindre effet. . . .

Les reproches incontestables que l'on peut faire au "Cid" sont:—

1°. Le rôle de l'Infante, qui a le double inconvénient d'être absolument inutile, et de venir se mêler mal à propos aux situations les plus intéressantes.

2°. L'imprudence du roi de Castille, qui ne prend aucune mesure pour prévenir la descente des Maures, quoiqu'il en soit instruit à temps, et qui par conséquent joue un rôle peu digne de la royauté.

3°. L'invraisemblance de la scène où don Sanche apporte son épée à Chimène, qui se persuade que Rodrigue est mort, et persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée, et dont un seul mot pouvait la

tirer. On voit que l'auteur s'est servi de ce moyen pour amener le désespoir de Chimène jusqu'à l'aveu public de son amour pour Rodrigue, et affaiblir ainsi la résistance qu'elle oppose au roi qui veut l'unir à son amant; mais il ne paraît pas que ce ressort fût nécessaire, et la passion de Chimène était suffisamment connue.

4°. La violation fréquente de cette règle essentielle qui défend de laisser jamais la scène vide, et que les acteurs entrent et sortent sans se parler et sans se voir.

5°. La monotonie qui se fait sentir dans toutes les scènes entre Chimène et Rodrigue, où ce dernier offre continuellement de mourir. J'ignore si, dans le plan de l'ouvrage, il était possible de faire autrement: j'avouerai aussi que Corneille a mis beaucoup d'esprit et d'adresse à varier, autant qu'il le pouvait, par les détails, cette conformité de fond; mais enfin elle se fait sentir. . . .

Voilà, ce me semble, les vrais défauts qu'on peut blâmer dans la conduite du "Cid": ils sont assez graves. Remarquons pourtant qu'il n'y en a pas un qui soit capital, c'est-à-dire qui fasse crouler l'ouvrage par les fondements, ou qui détruise l'intérêt: car un rôle inutile peut être retranché, et nous en avons plus d'un exemple. Il est possible à toute force que le roi de Castille manque de prudence et de précaution, et que don Sanche, étourdi de l'emportement de Chimène, n'ose point l'interrompre pour la détromper: ce sont des invraisemblances, mais non pas des absurdités. . . .

Concluons que, dans le "Cid," le choix du sujet que l'on a blâmé est un des plus grands mérites du poëte. C'est, à mon gré, le plus beau, le plus intéressant que Corneille ait traité. Qu'il l'ait pris à Guillen de Castro, peu importe: on ne saurait trop répéter que prendre

ainsi aux étrangers ou aux anciens pour enrichir sa nation sera toujours un sujet de gloire, et non pas de reproche. Mais ce mérite du sujet est-il le seul ? J'ai parlé de la beauté des situations : il faut y joindre celle des caractères. Le sentiment de l'honneur et l'héroïsme de la chevalerie respirent dans le vieux don Diègue et dans son fils, et ont dans chacun d'eux le caractère déterminé par la différence d'âge. Le rôle de Chimène, en général noble et pathétique, tombe de temps en temps dans la déclamation et le faux esprit, dont la contagion s'étendait encore jusqu'à Corneille, qui commençait le premier à en purger le théâtre ; mais il offre les plus beaux traits de passion qu'ait fournis à l'auteur la peinture de l'amour, à laquelle il semble que son génie se pliait difficilement.

J. B.

LE CID

TRAGÉDIE

1636

PERSONNAGES.

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. URRAQUE, infante de Castille.

D. DIÈGUE, père de D. Rodrigue.

D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS,
D. ALONSE, } gentilshommes castillans.

CHIMÈNE, fille de D. GOMÈS.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

UN PAGE de l'infante.

La scène est à Séville.

LE CID.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non; j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage

M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et, puisqu'il vous en faut encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son père en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival :
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contens.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II. — L'INFANTE, LÉONOR, PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.
(Le page rentre.)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son âme est blessée :
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain;
Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et deviens indiscrète.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier!
Et que diroit le roi, que diroit la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes;
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage;
La surprise des sens n'abat point mon courage;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée
Avec impatience attend leur hyménée;
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui;
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture;
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.

Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne.
Je sens en deux partis mon esprit divisé :
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent :
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :
Espérez tout du ciel; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

SCÈNE III. — L'INFANTE, seule.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède ;
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.

Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE IV. — LE COMTE, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes:
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis:
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,

Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchans d'effroi;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille.
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit....

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi.
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :

dans mes nerfs a fait couler sa glace,
aleur a bien rempli ma place :
épargner les discours superflus,
ıjourd'hui ce qu'autrefois je fus.
toutefois qu'en cette concurrence
ıe entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

éritois, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

ıé sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

eux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

ısé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

ıes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

ıd il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

t honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

ɔit pas! Moi?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
rieillard, aura sa récompense.

lonne un soufflet.)

D. DIÈGUE, mettant l'épée à la main.

rends ma vie après un tel affront,
dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

es-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'a servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains ;
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

SCÈNE VI. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le....

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connois ton amour :
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII. — D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme; et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire,
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'étoit déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse:
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part, et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des submissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux.
Il a dit : « Je le veux ; » désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime,
Et quelque grand qu'il soit, mes services présens
Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain....

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Avec tous vos lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCÈNE II. — LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

À moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvroit aux miens;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abattu sans effort;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur;
Tu reverras le calme après ce foible orage;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en saurois douter, je péris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord;
Et je vous en contois la charmante nouvelle
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre:
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le roi les veut accommoder;
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodemens ne font rien en ce point:
De si mortels affronts ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.

La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et je connois mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup;
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée;
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE.

Ah! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui....

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V. — L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte!
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà se persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées;
Du sang des Africains arroser ses lauriers;
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras.

Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage :
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LÉONOR.

Eh bien! ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare;
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI. — D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire!
Il offense don Diègue, et méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine;
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle;

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais, de grâce encor, sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit, s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, sire; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.

N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII. — D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur;
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice.

D. DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence:
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir;
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(A D. Diègue.)

Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc étoit ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir:
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,

Soient exposes aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte;
Mon honheur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi :
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II. — D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort :
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède; et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs.

Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père:
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt foible, et tantôt triomphant:
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
Et, quoique mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!

Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir:
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! mon père étant mort et presque entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas[1]!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher: vous avez assez fait;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet:
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,

1. « Je ne l'entendrai pas. »

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang : goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimène....

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonoroit mon père, et me couvroit de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur;
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir : dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté, sans doute, emportoit la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas;
Que malgré cette part que j'avois en ton âme,
Qui m'aima généreux me haïroit infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire;
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu

Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage:
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire:
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère.
Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon père,
Mon âme auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture!
Force-les au silence, et, sans plus discourir,

Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence:
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure!...

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMÈNE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru....

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit....

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,

Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu; je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie....

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer;
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé;
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.—D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
Viens baiser cette joue, et reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.

Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme ;
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses :
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ;
Et vous m'osez pousser à la honte du change !
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure ;
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée.
Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amène sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.

Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front :
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.

Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces tristes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;
Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCÈNE II.—L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame: autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su vous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes:
Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire;
Il possédoit ton âme, il vivoit sous tes lois:
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,

Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ;
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage et plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser ;
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,

J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père,
Notre devoir attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le roi?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte.
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée....
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchoit; leur brigade étoit prête;
Me montrant à la cour, je hasardois ma tête :
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense;
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,

Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenoient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés:
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paroît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans:
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
Ils paroissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient:
La honte de mourir sans avoir combattu

Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges[1],
De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnoit
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage:
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattans.
C'est de cette façon que, pour votre service....

1. *Alfange* est un mot espagnol qui signifie *sabre*, *cimeterre*, *coutelas*. L'épée étoit alors une arme inconnue aux Maures.

SCÈNE IV. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercîmens il faut que je te chasse :
Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.
(D. Rodrigue rentre.)

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.—D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.
(A D. Diègue.)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,
Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour.

Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse;
Un excès de plaisir nous rend tout languissans;
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure l'État, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;
Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père....
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;
Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;

Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton père, il étoit l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;
Qu'ils le combattent, sire; et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un État;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!

Que croira votre peuple, et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire :
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse :
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place,
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers feroit ses ennemis :
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui?
Qui se hasarderoit contre un tel adversaire?
Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse :
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(A D. Arias.)

Vous seul des combattans jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi! sire, m'imposer une si dure loi!

D. FERNAND.

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux;
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si foible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat!

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,
A me défendre mal je les aurois trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie :
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre;
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je lui vais présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,

Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession :
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre;
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adoroit Chimène;
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort :
Elle vouloit sa tête; et son cœur magnanime,
S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.

Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paroissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II. — L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
Pauvre princesse! auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
        Ma gloire d'avec mes désirs,
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?
        O cieux! à combien de soupirs
        Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant!

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne
        Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.
        Après avoir vaincu deux rois,
        Pourrois-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène;
        Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,
Que le devoir du sang à regret le poursuit :
        Ainsi n'espérons aucun fruit
        De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III. — L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.

Vous savez le combat où Chimène l'engage,
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah! qu'il s'en faut encor!

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord?
Car Chimène aisément montre, par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant:
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix
Parce qu'il va s'armer pour la première fois;
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née:
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme.
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme :
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre ! et que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine, ou de tant de colère !
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon âme se rebelle :
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix :

Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat et le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;
Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure;
Ne les redouble point par ce funeste augure.

Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche;
Mais, s'il étoit vaincu, je serois à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait....
Que vois-je! malheureuse! Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V. — D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée....

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis....

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie!
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter....

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?

SCÈNE VI. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler

Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimois, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre Majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

D. DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé
« Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé;
Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée. »
Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu;
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait, et c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever :

Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort :
« S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes:
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,

Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encore plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

FIN DU CID

Malaisément

{aisé - easy
mal - badly } with difficulty
ment - ly

NOTES.

CID, from Arabic *seid*, lord.

The real name of the Cid was *Don Rodrigo de Dias del Bivar*. He was born at Burgos towards the year 1040, and brought up at the court of Fernando I., who reigned thirty years over Castile, twenty years in the kingdom of Leon, and died in 1055. Don Rodrigo was one of the most valiant captains in his time. *Cid* is a surname, the origin and explanation of which are given by Corneille in the fourth act of this tragedy.

> Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma presence.
> Puisque *Cid* en leur langue est autant que *seigneur*,
> Je ne t'enviera pas ce beau titre d'honneur.
> Sois désormais le Cid. . . . .

See page 46, line 27.

ACT I.

SCENE I.

Page 3 *line* 3—Mes sens à moi-même : My own senses = I myself (although I do not take such interest in him as you do).

3 3—Encor : Still. In verse this word may be spelt with or without the e, according as two or three syllables are required. Notice that *encore* does not always mean "again," and that "still" is the signification nearest to its etymology. Lat., *hanc horam* (up to this hour).

3 5—Si je ne m'abuse . . . : If I read his mind rightly; if I am not a mistaken interpreter of his thoughts.

3 6—Répondre à sa flamme : Requite his love; look with favour on his suit.

3 9—De nouveau : Anew, again.

6

Page 3 *line* 10—Ne se peut . . . : Cannot be heard too often. Notice that this use of the reflexive is frequent in French.

3 11—Aux feux de notre amour : To our ardent love.

3 13—Secrète brigue : Secret suit. *Brigue* generally means intrigue, canvass.

3 15—Fait voir : Shewn. *Cf.* I shall make you know, je vous ferai savoir.

18—Enfle : Raises. *Lit.* inflate, Lat. *inflare.*

3 18—Ni détruit. In prose it would be necessary to repeat *ne*, and to say *ni ne détruit.*

3 20—A choisir ; for pour choisir (ad eligendum) : To choose. The preposition *à* is found in many Gallicisms. Corneille makes a frequent use of it. Line 5 we have "à lire" with the meaning of "en lisant."

4 1—Sur l'heure : At the time, at once.

4 4—Elle est dans le devoir : She pursues a dutiful course ; she is in the right.

4 6—Qui font lire aisément : Showing plainly. *Qui* here has the adjective *jeunes* as an antecedent. This construction is unusual, but full of force ; it stands instead of "jeunes, mais faisant lire," which would by no means have the same energy.

4 8—N'a trait en son visage qui d'un homme de cœur ne soit la haute image : Has not a feature in his face which does not form the striking picture of a man of honour.

> Has not a feature but of honour tells.
> —W. F. Nokes.

The subjunctive *soit*, in obedience to the rule that when *qui* has reference to an adverb or a substantive with a negative sense, the following verb must be put in that mood. In prose we should say, "N'a pas un trait," or "N'a pas de trait."

4 14—Ses rides sur son front ont gravé ses exploits. This beautiful line has been wittily parodied by Racine in his comedy, "Les Plaideurs." Taking advantage of the double meaning of "exploit," *a mighty deed*, and also *deed*, a written legal transaction, Racine borrowed Corneille's line, and used it in the description of an over-zealous sheriff's officer, "sergent zélé.—*See* "Les Plaideurs," page 9, line 18, with notes by F. Tarver.

Page 4 *line* 16—Je me promets du fils : I expect from the son.

4 18—Alloit, pressoit, we write now *allait, pressait.* In Old Fr. the imperfect indicative, the conditional present of all verbs, and a few words such as *foible, connoistre,* &c., were spelt *oi.* In the sixteenth century, principally under Francis I. and Catherine de Medicis, the influence of Italy on French art and literature was very great. There was a tendency to Italianise even French pronunciation ; the sound of *oi,* considered harsh, softened down to that of *ai,* but the spelling was not changed. Laurent Joubert, the celebrated physician of Henri III., and the author of a "Dialogue sur la Cacographie Française," points out the necessity of altering the spelling to suit the new pronunciation. A barrister, Nicolas Bérain (about 1675), proposed the same reform ; and Voltaire, by adopting it, brought it about ; hence the name of "orthographe de Voltaire" given to this new spelling.

4 19—A tranché : Cut short. Littré, contrary to the opinion of Diez and Brachet, maintains the Lat. *truncare* as the etymology of *trancher. Cf.* English trench, retrench, trencher ; French *tranchée, retrancher, tranchoir ;* une tranche, a cut, a slice.

4 20—A ce peu de mots : Judging from these few words.

4 21—Balancée : Undecided, wavering. Balance, scales for weighing. Lat. *bis* and *lanx, lancis,* a dish.

4 23—Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur : And he is the one for whom so great an honour is intended. Notice.—Ceci me regarde, this concerns me ; Cela ne vous regarde pas, this is no business of yours. *Concerner* is stronger than *regarder.* Ex. : Cela concerne vos intérêts. Il n'ignore rien de ce qui concerne son art.

4 26—Haut is a word which Corneille uses frequently in this and other plays ; it generally implies a high degree of excellence, "haute image," "haute vertu," "hauts exploits."

4 28—A résolu son père à : Has persuaded his father to . . . Although *résoudre quelqu'un,* for "faire prendre une résolution à quelqu'un," is found several times in Corneille and others, it is

becoming obsolete. We say *se résoudre à*, *résoudre de*, to determine to, to decide to; résoudre un problème, to solve a problem; résoudre, to annul, to dissolve. Notice the two past participles *résolu* and *résous;* the latter means only to change into, to dissolve; *le brouillard s'est résous en pluie*, the fog turned into rain.

Page 4 *line* 29—Au sortir de : After, at the end of. Sortir is here used as a substantive with the article before it. La Fontaine in his Fable, "Le Savetier et le Financier," uses "le dormir," "le manger et le boire," sleep, food, and drink. *See* La Fontaine's Fables, with Notes by F. Tarver.

4 29—Proposer l'affaire : To prefer his suit. Voltaire remarks that "proposer l'affaire" is an expression too familiar for a tragedy.

4 34—Un moment donne au sort des visages divers: Smiling fortune can in a moment change its countenance; a moment may change the face of fortune. "Visages" applied to "sort" is a bold, and at the same time a good expression. Racine says: "Ma fortune va prendre une face nouvelle." *La fortune me sourit* is a very usual expression.

5 1—Quoi qu'il en soit : Whatever may happen (let what may befall). Notice that in this sense *quoi que* is spelt in two words; *quoique* in one would mean *although;* it also governs the subjunctive.

Scene II.

5 2—De ma part : From me. Notice.—De quelle part venez-vous? who sent you? Faites-lui bien des amitiés de ma part, give him my kind regards.

5 4—Paresse : Delay. Usually, idleness, from Lat. *pigritia.*

5 5—Madame : My lady. Dame, Lat. *domina*, was at first a title given to the wife of a lord, a knight, a nobleman, in opposition to that of demoiselle, Lat. *dominicella*, which was given to married women of the middle class. Madame is now Mistress. In tragedies unmarried ladies are addressed as Madame.

5 9—Traits : Shaft. From Lat. *tractus*. The god of love is represented with a bow and arrows.

Page 5 *line* 10—De ma main : From me.

Whose thralled heart's my gift.
—W. F. Nokes.

5 12—Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes : So that having wrought the fetters that bind these lovers. Ainsi, Old Fr. ensi, insi, from Lat. *in* and *sic*. Chaîne, Lat. *catena*.

5 16—Les comble d'allégresse : Fills them with joy. Combler from Lat. *cumulare*. *Cf.* cumuler, accumuler, to accumulate. Allégresse, alacrity, from allègre, Lat. *alacris*.

5 19—Alors que : When, now that. Alors is composed of à, the preposition, l', the article, and ors for ores (the nominative), from Lat. *horam ;* alors que is literally at the hour (time) that. Ital. *allora*.

5 20—Trop avant : Too far. *See* the Etymological Vocabulary in this book.

5 21—A la tenir secrète : By keeping it secret. This use of *à* with the infinitive corresponds to that of *en*, with the participle present "en la tenant," and to the Lat. gerund in *do ;* it is more graceful and elegant, and is very frequently found in Corneille.

5 25—Cavalier : Nobleman, gentleman. The custom of calling nearly everybody Cavalier is, like the word itself, *cavaliere*, an Italian importation of the sixteenth century. The French word is *chevalier*, formed from cheval ; Lat. *caballus ;* so that since the sixteenth century we have in the language two forms : chevalier, knight, and cavalier a rider, a partner, a dancer, a knight at chess ; this word is not so extensively used now as in Corneille's time in the sense of noble gentleman.

6 5—Si je sors du respect : If I make bold to.

6 5—Flamme : Love, passion ; very often used in that sense in Corneille.

6 6—A ce point s'oublier que . . . : So far forget her rank as to love . . .

6 10—Il m'en souvient si bien : I remember it so well. The verb here is impersonal and reflexive ; this is an expression thoroughly French—Lat. *mihi subvenit*. The more familiar phrase, "Je m'en souviens," is not in accordance with the etymology of souvenir, *sub venire*.

Page 6 *line* 10—Épandre, like *répandre*, to shed. Epandre, Old Fr. *espandre*, Lat. *expandere*, indicates care and order in the action, and is not so familiar as *répandre*, to shed, spread, spill, pour out.

6 , 13—Produire des flammes: To beget love. *See* p. 6, l. 5.

6 16—S'engage here means Is at stake. Notice.—S'engager à, to pledge oneself to; from *en* and *gage*, a pledge; *gages*, wages.

6 23—Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens: And I kindled their love to extinguish mine.

6 24—Mon âme gênée: My tortured soul. *Gêne* in Corneille's time was still a very energetic expression. In accordance with its etymology, Gehenna, a valley on the south of Jerusalem, where certain idolatrous Jews had sacrificed their children to Moloch; thence afterwards held in abomination (Calmet). Into this valley carcases of animals and malefactors were thrown, and the sewers of the city were emptied, while perpetual fires were kept up to consume the noxious matter and prevent pestilential effluvia (Brande).

> . . . . and made his grove
> The pleasant valley of Hinnon, Tophet thence
> And black *Gehenna* call'd, the type of Hell.
> —Milton, "Paradise Lost."

Old Fr. thirteenth century, gehine, mettre à la gehine, same as mettre à la question, to torture. Gêne means nowaday annoyance, want; Etre dans la gêne, to be in straitened circumstances; Sa présence nous gênait, his presence made us feel uncomfortable; Il est gênant, he is annoying.

6 28—Faute de nourriture: For want, lack of fuel.

6 32—Cependant: Meanwhile. This word is mostly used now as a conjunction, meaning however, nevertheless, but. *Cependant*, from *ce*, for *cela*, and *pendant*, part. pr. of *pendre*, Lat. *pendere*, to suspend. *Cf.* Engl. pending.

33—Jusques à . . .: Till. Jusques *or* jusque, the former used only before vowels, the latter used in any case, provided an apostrophe takes the place of the *e* before vowels. In the dialect of Picardy *dusque*, from Lat. *de* and *usque*.

Page 6 *line* 33—M'est aimable : Is dear to me. Bossuet and Fénelon use also "aimable à" in this almost obsolete sense. Now *cela est aimable à vous* means this is very kind of you. Aimable, from Lat. *amabilis*. Notice that the French word *amiable*, which is found in the expression *à l'amiable*, by private contract, by an amicable arrangement, comes from Lat. *amicabilis*. Amical, friendly, from Lat. *amicalis*.

7 4—Est embrasé : Burns with love. Embraser, to set on fire. Notice. — Embrasure, embrasure; originally a term of fortification, a narrow window in a parapet, through which to lay a cannon, or fire a gun; properly a window whence one sets fire to a gun.

7 5—Et souhaite : And also line 8, ne s'achève pas, for et le souhaite, s'il ne s'achève pas; though tolerated in verse, this ellipsis of the pronoun would not be permitted in prose.

7 7—Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas : I so fondly cherish both my honour and my love.

> Glory and love are both such mighty spells.
> —W. F. Nokes.

7 11—Tantôt : Just now. Notice. — Je vous verrai tantôt : I shall see you by and by (in the course of the day). A tantôt is used instead of au revoir, when persons expect to meet again very soon; depuis tantôt six mois : some six months since; tantôt repeated, expresses alternative; tantôt l'un tantôt l'autre, sometimes one sometimes the other; in several parts of France tantôt is used as a substantive, le tantôt, the afternoon. Etym., tant and tôt, like bientôt.

7 12—Si doux et si cuisant : So sweet and yet so cruel, cuisant, smarting, burning, from cuire, Lat. *coquere*.

7 15—Esprits flottans : Wavering senses, restless thoughts, irresolute mind. Flotter, from flot, Lat. fluctus. *Cf.* fluctuate, fluctuating, fluctuation.

7 20—Par vos commandements : In obedience to your command.

Page 7 *line* 22—Dedans: In the seventeenth century it was perfectly correct to use as a preposition *dedans*, which is now only used as an adverb of place. The preposition is *dans*.

7 23—Déplaisir, grief; numerous examples taken from Corneille show that this word had in his time a much stronger meaning than is now given to it. It meant great sorrow, grief, affliction; it is another instance of the sense of a word being weakened by frequent use. *See* gêne, page 6, line 24.

7 24—Remettre mon visage un peu plus à loisir: To have a little more time to recover my countenance (to compose myself). Loisir (an infinitive used for a s. m.) = to have permission not to work, from Lat. *licere*.

Scene III.

8 1—Cet hyménée—à trois également importe. Notice that in this line there must be a rest between *hyménée* and *à trois;* the cæsura in this metre, generally divides the line into two equal halves but here the sense renders it necessary to make a pause after *hyménée*, to show that *à trois* is governed by *importe*.

Scene IV.

8 7—Enfin vous l'emportez: So, then, you triumph (you carry it over me).

8 13—Pour grands que soient les rois: However great kings may be; though kings be never so great. "This expression has become obsolete; it was very good at the time; it is not to the honour of the human mind that the same expression should be good at one time and bad at another. We should say now *tout grands que sont*, *quelque grands que soient* les rois."—Voltaire.

8 20—De n'examiner rien quand un roi l'a voulu: Not to question anything that a king has willed. This is a very bold construction, and not to be imitated in prose. The pronoun *le* refers to *rien*, Lat. *rem*, with the sense of *chose*, thing. See *rien*, in the Etymological Vocabulary at the end of this book.

Page 8 *line* 24—A jamais: For ever. Notice.—Pour toujours, for ever.

8 26—Partis, pl. of parti: Match. Il a épousé un bon parti, he has made a good match; he has married well.

8 26—Ce beau fils! (ironical): This precious son. Very wrongly written in some editions *beau-fils*, which means son-in-law.

8 28—Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité: Mus bloat him up with greater vanity.

> Encourage him, and bloat him up with praise,
> That he may get more bulk before he dies.
> —Dryden.

9 4—Comme, same as comment, how. Both Corneille and Molière frequently use *comme* where we should now prefer *comment*.

9 4—S'endurcir à la peine: Get hardened to fatigue; get inured to hardships, from dur, hard. *Cf.* enhardir, to make bold; enrichir, to make rich; envieillir, to make old.

9 7—Forcer une muraille: To carry a wall, to storm a citadel.

9 10—Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet: Explaining your precepts by visible deeds, putting before his eyes your lessons into practice.

9 13—Tissu: Here series, succession. Formed from the past part. of tisser, to weave; La *texere.* Numerous examples can be brought forward of the Lat. *e* becoming *i* in Fr., and of *x* becoming *ss.* (1) *tenere*, tenir; *implere*, emplir; *mucere*, moisir; *cera*, cire; *ebrius*, ivre; *sex*, six, etc.: (2) *examen*, essaim; *laxare*, laisser; *exire*, Old Fr. issir, Modern Fr. issu, adj.—issue, subst.

9 17—Sont d'un autre pouvoir: Carry greater weight with them, have greater power. Notice this usage of *autre;* other than, different to the one you mention, better, greater.

9 19-20—Années, journées. Notice that année, journée, mean year, day, with the idea of the occupations which fill that space of time. Here reference is made to the exploits accomplished during years, during days. An, jour, are day or year in the abstract. Je vous souhaite une bonne année, I wish you a happy new year, *i.e.*, I wish all that happens during that space of time to be agreeable to you; La journée

d'un ouvrier, a day's work. Same difference exists between matin and matinée, soir and soirée.

Page 9 *line* 23—Fer : Sword. Literally iron ; the material of which a thing is made for the thing itself. "Brave Macbeth with his brandished steel" (Shak.).

9 30—A l'ombre de . . . : Beneath the shelter of . . . Ombre, shadow, shade. Lat. *umbra*.

9 32—Pour répondre en hâte à son grand caractère : Quickly to respond to his generous disposition. Notice.—Il a mauvais caractère, he is bad tempered ; He has a bad character, il a une mauvaise réputation.

10 1—Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace : When the frosts of old age had numbed my nerves.

> Now that time has laid on me his icy touch.
> —W. F. Nokes.

10 4—Aujourd'hui : To-day, now, at present. Les hommes d'aujourd'hui, our contemporaries. *See* Etym. Vocab.

10 10—En être refusé : To be denied it.

10 14—Le mesure au courage :

> The king his honours metes by valour's rule.
> —W. F. Nokes.

10 15—Bras : *Lit.* arm, the arm that does mighty deeds ; hence here merit, valour. Old Fr. *brace*, Lat. *brachium*. *Cf.* to embrace, embrasser.

10 21—Achève et prends ma vie . . . : Crown the deed and take my life . . .—

> Come, follow up this outrage by my death !

10 22—Ait vu rougir son front : Had cause to blush.

11 1—En ce besoin me laisse : Forsakes me when needed most.

11 3—Si ce honteux trophée avait chargé ma main : If I should carry in my hand so discreditable a trophy.

11 7—Ne lui servira pas d'un petit ornement : Will be no small ornament to it ; *lui* refers to histoire de ta vie.

Scene V.

Page 11 *line* 8—O vieillesse ennemie! Oh curse of age! Ennemie, adverse, prejudicial.

11 10—Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers que pour . . . : And have I grown gray in warlike toils but to . . . Notice.—Noircir, rougir, jaunir, brunir, verdir, etc.

11 15—Trahit donc ma querelle : Now betrays my cause; forsakes me in my quarrel.

11 20—Faut-il de votre éclat voir triompher le comte : Must I see the count glory in your splendour.

> And must I see thy lustre deck my foe?
> —W. F. Nokes.

Notice.—Comte, a count, from Lat. *comitem; compte*, account, reckoning, from *compter*, Lat. *computare; conte*, tale, narrative, from *conter*, Lat. *computare.*

11 22—A présent : Now; Lat. *ad* and *præsens, præsentem*, part. pr. of *præsum;* the time one has before one, which is at hand; the subst. *présent*, a present, comes from *présenter*, Lat. *præsentare*, to place before one; also related to *præsens.*

11 27—Tout de glace : Numbed by age.

Scene VI.

12 1—Cœur : Courage. Courage, Low Lat. *coraticum*, is derived from *cœur*, Lat. *cor;* consequently the difference between the signification of the two words is that which is found between the effect and the cause. L'homme de cœur se distingue par des traits de courage.

12 3—L'éprouveroit sur l'heure : Should have proofs of it on the instant; *éprouver*, *é* and *prouver*, Lat. *probare.* Notice the following examples of Lat. *o* becoming *ou* in French : *rota*, roue; *nos*, nous; *totus*, tout; *corona*, couronne; *laborare*, labourer; &c., &c.; and these of Lat. *b* changing into *v: cubare*, couver, *debere*, devoir; *faba*, fève; *gubernare*, gouverner; *colubra*, couleuvre; *labrum*, lèvre; *verbena*, verveine; &c., &c.

12 8—Réparer ma honte : Retrieve my shame; "retrieve my fall" (Prior).

Page 12 *line* 12—Il porte un coup mortel: It deals a fatal blow, a deadly blow.

12 19—Pour ne te point flatter: Not to deceive you by allowing you to flatter yourself that the task is easy.

12 20—Un homme à redouter: A man to be feared. Notice that the French infinitive may have the same form for the active and passive. A redouter here stands for à être redouté; Un homme à plaindre, a man to be pitied; Ce n'est pas à croire, it is not to be believed.

13 3—Indigne du jour: Unworthy of life. Notice.—Le pays où j'ai reçu le jour, the country where I was born; On ne saurait assez aimer ceux à qui on doit le jour, one cannot love one's parents enough; Il en veut à vos jours, he has a design upon your life.

13 5—Et tu tiens la vengeance: And you hold vengeance in your grasp. The sword, instrument of revenge, in the hands of Rodrigue, is already revenge itself. This is an admirable metonymy.

13 8—Où le destin me range: To which destiny subjects me.

Scene VII.

13 11—Atteinte: Blow. From atteindre: To attain, reach, strike.

13 12—Misérable: Means here digne de pitié, pitiable.

13 16—Mon feu: My love.

13 20—Que je sens de rudes combats: What fierce emotions war within me!

13 23—L'un m'anime le cœur: One stimulates my courage. Notice the French construction: stimulates to me the courage, instead of "anime mon cœur." The former construction is preferred when the possessed object forms part of the possessor, or is closely connected with him: Il m'a pris le bras, he took my arm; Il a pris ma montre, he took my watch; vous leur avez sauvé la vie, mais vous n'avez pas sauvé leurs effets, you saved their lives, but you did not save their things.

14 8—Je dois à, taken absolutely for *j'ai des devoirs à remplir envers*, is a very uncommon, but an energetic and concise expression, such as Corneille creates when he does not find them ready-made.

Page 14 *line* 17—Tirer raison, for tirer vengeance. Notice.—Il m'avait offensé, j'en ai tiré raison, he had offended me, I have obtained satisfaction from him. Il est venu me demander raison, he came to challenge me.

14 21—Egarée : Bewildered.

14 23—Ce penser : This thought; an infinitive used as a substantive. Corneille constantly uses this particular verb so, both in the singular and in the plural :—

> De pensers sur pensers nom âme est agitée.
> —Polyeucte.

14 23—Suborneur : Pernicious. From suborner, which means, to entice some one to commit a wicked act. Lat. *sub*, under (secretly) and *ornare*, to prepare, deck, dress.

14 28—Avant qu'à ma maîtresse : This is an elliptical sentence; it stands for, avant que de devoir rien à ma maîtresse, before I owe anything to my mistress.

ACT II.

SCENE I.

15 3—C'en est fait : It is done. But, since the blow is struck, there's no help for it.

15 4—Qu'aux volontés du roi, etc. : Let your proud spirit bend to the king's will; he takes this much to heart, etc.

15 7—Aussi. The compléte adverbial locution is aussi bien, the fact is that, and besides, indeed. Aussi means also : vous aussi; before an adjective or an adverb it is synonymous with autant or tellement : aussi populaire, as or so popular; when a conjunction it means "c'est pourquoi" : Il me priait de t'écrire, aussi le fais-je, he begged me to write to you, therefore I do it. Aussi is now employed only in an affirmative sense; the negative corresponding to it is non plus : I also dislike it, je ne l'aime pas non plus.

Page 15 *line* 10—Qui passent le commun des satisfactions: Which call for more than common reparation.

15 11—A son gré: At his pleasure, if he will. Gré, Provençal *grat;* Ital., *grato;* Lat., *gratum.* There are numerous examples of *atum* changed into *é*: *pratum*, pré, meadow; *curatum*, curé, one who holds a cure; *peccatum*, péché, sin, &c.

15 15—Pour conserver tout ce que j'ai d'estime: To preserve my fame unsullied.

15 18—Pour le faire abolir: To cause it to be remitted. The king alone can abolish a crime—that is, pardon the guilty person, and remit the punishment.

16 5—D'un sceptre qui . . . The Count interrupts Don Arias, continuing the latter's sentence according to his own mind: Le pouvoir souverain d'un sceptre qui.

16 8—Remettre: Literally, to put back; here, to bring back; let reason bring your senses back. Notice.—L'usage du lait est ce qui l'a remis, a milk-diet recovered him. Remettez-vous, de grâce, for heaven's sake compose yourself. Ne vous remettez-vous pas son visage? don't you know his face again?

16 12—Du tout: At all. Ne . . . du tout, not at all, never. Notice.—Que pensez-vous du tout, what do you think of the whole? Il ne pense point du tout, he never thinks.

16 14—Le sort en est jeté: The die is cast. Notice.—Most words ending in *rt* join the *r* to the following vowel in pronunciation (not the *t*) "le sor(t) en est jeté"; *fort*, meaning "very," is an exception: il est fort aimable (for-t-aimable).

16 16—Avec: Here notwithstanding, in spite of, for all your laurels. La foudre, the thunderbolt; used metaphorically for the king's anger. Laurels were supposed to preserve from lightning (foudre, Lat. *fulgurem*). Notice.—Foudre, *s.m.*, un foudre de guerre, a thunder-bolt of war, a great captain, a hero.

16 18—Non pas sans effet: Certainly not without effect. Notice.—Pas used here to strengthen the negative, as with *ne*.

Scene II.

Page 17 *line* 1—A moi, comte, deux mots: Here, count, a word with you.

17 7—La même vertu: The very virtue. Notice.—Before the noun or pronoun, même means same or even; after it, self, itself. La même vertu, the same virtue; même la vertu, even virtue; elle-même, herself; même elle, even she. In Corneille's time this rule did not exist.

17 14—Jeune présomptueux: Presumptuous youth.

17 16—Aux âmes bien nées: In high-born souls valour does not wait for age. *A* for *dans* is often used with a good effect by Corneille.

> In high-born souls,
> Valour's not meted by the years they've told.
> —W. F. Nokes.

17 20—Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître: The like of me need no second trial to show their worth.

17 21—Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître: And will have a masterly stroke as a first essay. Notice.—Coup d'étourdi, a rash action. Coup de désespoir, a desperate attempt. Coup d'état, violent measures, or, a piece of great policy.

18 2—Au seul bruit de ton nom: At the mere sound of your name.

18 4—Le destin de ma perte: My doom, my inevitable death.

18 5—En téméraire: Rashly. Notice.—Vous parlez en soldat, je dois agir en roi, you speak like a soldier, I must act like a king; Il me traite en ami, he treats me as a friend.

18 8—Invaincu: Some have blamed Corneille, others have praised him, for having invented this word, which he has used several times in his plays; but it is found in Ronsard (1524-1584), Robert Garnier (1545-1601), Agrippa d'Aubigné (1524-1585).

18 10—Par tes yeux: By the bright fire in your eyes.

18 14—Mouvements: Impulses, transports.

Page 18 *line* 21—Un coup d'essai fatal: Seek not to make thy maiden-stroke thy last. Essai, Provençal, *assag;* Ital. *assaggio;* Lat. *exagium*, a weighing-machine; there is not far from the sense of weighing to that of trying; for other examples of Lat. *x* becoming *ss* in French *see* note, p. 9, l. 13. Notice.—The Lat. medial consonant *g* has been dropped, as in *gigantem*, géant; *magister*, maître; *regina*, reine; *fagina*, faîne, beech-nut; *negare*, nier, to deny, etc., etc.

18 24—A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. *Cf.* "Ignominiam judicat gladiator cum inferiore componi, *et scit eum sine gloria vinci qui sine periculo vincitur.*" (Seneca de Providentia, cap. iii.)

18 25—Abattu: Overcome; *lit.* beaten down. Notice.—Abattre une maison, to pull down a house; Abattre un arbre, to fell a tree; La pluie abat la poussière, the rain lays the dust.

18 27—Indigne pitié: Base pity; unmerited, offensive.

19 2—Qui survit . . . . Notice that *qui* here is separated from its antecedent *fils* by *dégénère;* there is no ambiguity whatever, and other instances are to be found in Corneille, Racine, La Fontaine, Boileau; but it is to be imitated only with great reserve in verse, and avoided in prose.

Scene III.

19 4—Fais agir ta constance en ce coup de malheur: Call your firmness to your help in this sudden misfortune.

19 6—N'est couvert que d'un peu de nuage: Is but slightly overcast.

19 8—Outré d'ennuis: Overwhelmed with sorrows, woe-worn. Notice.—Ennui was a much stronger term in the seventeenth century than it is now. Etym. formerly *enui*, meaning annoyance, pain, hatred; Spanish *enojo*, Old Venetian *inodio*. In the Glosses of Cassel (Charlemagne's time) we have *in odio habui—i.e.*, I was sick and tired of.—Brachet. Outré, past part. of *outrer*, from *outre*, Ital. *oltre*, Provençal *oltra*, Lat. *ultra*, beyond, over; hence *outrer*, to exaggerate, to go beyond (what is reasonable or true). Lat. *u* becomes *o* in many French

words: *columba*, colombe, a dove; *mundus*, monde, world; *plumbum*, plomb, lead; &c., &c.

Page 19 *line* 9—Bonace: a calm at sea; frequently used metaphorically in the seventeenth century. In modern French it is spelt *bonasse*, from Ital. *bonaccia*, Lat. *bonus*. *Ace*, *asse* are terminations with a "pejorative" sense. C'est un homme bonasse (weak, foolish), et peu respecté dans sa famille.

19 11—Je n'en saurois douter: I cannot doubt it. Notice that *savoir*, in the sense of *pouvoir*, is used in the conditional only, and with the signification of the present tense; the negative is not strengthened.

19 12—D'accord: Consenting, agreed. Notice.—Je suis d'accord avec vous, I agree with you; D'accord, granted; J'en demeure d'accord, I grant it; D'un commun accord, unanimously.

19 14—Au malheureux moment: At the fatal moment when . . . Notice.—*Que* for *où*, dans lequel, in which. This use of *que* for a preposition and a relative pronoun was very common in Corneille's time; it is rare now.

19 19—Impitoyable à . . .: Without pity or mercy for . . .

19 20—Que tu vas me coûter de pleurs: How many tears you will cost me. *Que* stands here for *combien*. Notice.—Que de monde il y a dans les rues! what a quantity of people there is in the streets! Que vous aimez à parler! how much you like to talk! Qu'il est grand! how tall he is!

19 22—L'a fait naître: Gave rise to it. Notice.—L'esprit de parti a fait naître de nouveaux troubles, party spirit bred new disturbances; Nos plus grands plaisirs naissent de nos besoins, our greatest pleasures spring from our wants.

19 24—Accommoder: Reconcile. Notice.—I can accommodate you with two or three, je puis vous en fournir deux ou trois; There is room enough here to accommodate the whole family, il y a ici de quoi loger toute la famille.

19 26—Fera l'impossible: Literally, will do what is impossible; will do its utmost.

19 28—De si mortels affronts: Such deadly insults.

19 29—On fait agir: They put into play; they employ.

Page 20 *line* 7—Plus que je ne l'espère : More than I hope for it Notice.—"Ne" in the subordinate clause in obedience to this rule: after comparatives of inequality "ne" must be used in the subordinate clause when the principal one is neither negative nor interrogative : C'est autre chose que je "ne" pensais. (Autre and autrement imply comparison because what is different, for a thing, must have something more or less than that thing.) Vous écrivez mieux que vous *ne* parlez ; Il est plus riche qu'on *ne* croit.

20 17—Arrêtent. Notice here the present instead of the future ; the present is much more expressive, and gives a greater idea of Chimène's influence over Rodrigue than the future would ; she has but to say a word, and her wishes are accomplished.

20 18—Quel comble à mon ennui : 'Tis the crowning of my grief ! (how full my cup of woe !) Comble, Lat. *cumulus*, which signifies a summit in several Mediæval texts.

20 21—Au feu qui me l'engage : To the love that binds him to me.

21 1—Je n'ai plus de souci : I have no more anxiety. Souci, care, a verbal substantive from soucier, Lat. *sollicitare* (by contraction to *soll'citare*, whence Old French *solcier*). *Cf.* solliciter, to solicit ; Solliciter des suffrages, to canvass.

Scene IV.

21 8—Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller ; equivalent to "seuls, et semblant" : Alone, and looking as if they were quarrelling in a low tone of voice (whispering angry words to each other).

21 9—Ils sont aux mains : They are fighting.

21 10—Pardonnez à cette promptitude : Forgive my haste (in parting from you).

Scene V.

21 15—A la fois : At the same time. Notice.—Fois, Provençal, *fes* ; Ital., *vece* ; Lat., *vice*. *V* has been changed into *f*, as in *brevis*, bref, short ; *cervus*, cerf, stag ; *clavis*, clef, key ; *nervus*, nerf, nerve ;

navis, nef, nave, &c. The Lat. *i* has become *oi*, as in *minus*, moins, less; *pilus*, poil, hair; *sit* (*esse*), soit, &c. The Lat. *c* has become *s*: *mucere*, moisir, to be mouldy; *racemus*, raisin, grapes; *vicinus*, voisin, &c.

Page 22 line 1—Chez moi: In me, in my heart. Notice.—Chez moi, at my house; Chez nous, at home; Je viens de chez Pierre, *de casa Petri*, I come from Peter's house; On trouve chez cet auteur, one finds in that author; C'est une habitude chez lui, it is a habit with him. Chez, Lat. *casa*, house.

22 2—Pompeuse et triomphante elle me fait la loi: Proud and triumphant it lords it over me; it dictates to me.

22 7—Vous laissez choir: You let your noble courage yield. Choir, to fall; Old French, *cheoir*; originally *chaer* and *cader*, from Lat. *cadere*. Derivatives: Echoir, to fall due; déchoir, to fall from, decline; chute, fall; rechute, relapse.

22 8—Perd ainsi son usage: Thus becomes useless, powerless.

22 17—Une fois (once) has here the sense of seulement, only; if but Rodrigo come off victorious.

22 18—Ce grand guerrier: The Count, the adversary of Rodrigo.

22 19—Je puis en faire cas: I can show my esteem for him. Notice.—Personne ne fait cas de lui, he is slighted by everyone; On ne fait pas grand cas de ce qu'il dit, one makes no account of what he says; Il ne fait cas que de l'argent, he regards nothing but money.

22 27—Journées: Here battles. A la journée de Nordlingue, the battle of Nordlingen; Dans cette terrible journée, in this terrible battle.

22 33—Où vous portez son bras: Literally, you carry his arm; how far you spread his exploits.

23 1—Ensuite de: In consequence of.

23 3—En faut-il davantage? What more is necessary, is not that enough? Notice.—Davantage refers to something that comes before, *plus* to what comes after; Cet enfant est intelligent, son frère l'est davantage; Cet enfant est plus intelligent que son frère.

23 8—Cabinet: Room, private apartment. An Italian importation of the sixteenth century *gabinetto*. Notice.—Cabinet de travail, a study; Cabinet

de toilette, a dressing-room. *See* Hachette's "Comparative Idioms," French part, phrase 100 and 118.

SCENE VI.

Page 23 *line* 12—De votre part : In your name.

23 13—J'ai fait mon pouvoir : I did what I could. Pouvoir, the infinitive, is used here as a substantive. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai fait mon possible, are synonymous and more usual expressions ; in the latter an adj. is used as a subst.

23 24—Puisqu'il en abuse : Since he abuses my leniency. *En* represents not a word, but the idea, *traiter sans violence*. Notice that the French *abuser* never means to insult.

23 25—Assurez vous de lui : Apprehend him.

23 27—Tout bouillant encor de sa querelle : Straight from his quarrel, boiling over with wrath.

24 7—De grâce : I entreat you.

24 12—Qui s'expliquent : Which can be uttered, expressed, made. The antecedent of *qui* is submissions, apologies.

24 16—Son bras nourri dans les alarmes : His arm trained to the perils of war; nursed amid war's alarums. Corneille, La Fontaine, &c., have used the substantive *nourriture* for *éducation*. *Nourriture passe nature* is a proverb which means education can alter natural dispositions. Alarmes, in poetry, is taken for war, particularly the dangers of war ; it came in the sixteenth century from the Italian military term *all'arme*, which means "aux armes," to arms ; it was often spelt *allarme* in the seventeenth century.

24 17—A la pointe des armes : At the sword's point, in lawful fight.

24 18—Il satisfera : He will give satisfaction. This verb is seldom used absolutely as it is here. Notice.—Satisfaire aux questions, to answer questions ; Satisfaire à la conscription, to draw for the army.

24 19—Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra : Until he is apprised of it (that you allow him to give satisfaction by a duel), here am I to answer for him. Voici for "vois ci," "vois ici," see here (one who will answer for him).

Page 24 *line* 20—L'âge : Here youth. It is used more frequently in the sense of old age. Un homme d'un certain âge, an oldish man. *Cf.*—

> She was not old, nor young, nor at the years
> Which certain people call a "certain age,"
> Which yet the most uncertain age appears.
> —Byron, "Beppo."

24 22—A de meilleurs objets : Has better things in view (than such quarrels).

24 23—Est meilleur ménager du : Is more sparing of.

24 24—Mes soucis les conservent, Comme le chef a soin des membres qui le servent : My jealous care protects them, as the head cares for the limbs, its servants. Chef, Lat. *caput*, is scarcely used now otherwise than in the sense of chief, principal, head man. Notice.—Sermon divisé en trois chefs, sermon divided into three parts ; Chef-d'œuvre, masterpiece ; chef-lieu, chief town.

24 30—Il a perdu d'honneur : He has dishonoured. Notice.—Perdre de réputation, To take away anyone's character ; *perdre* here has the sense of *priver ;* hence perdre de, as priver de.

24 32—S'attaquer à mon choix . . . . : To impugn my own choice is to challenge me.

25 1—Au reste : Now. Corneille's line is the only example of this sense of "au reste" given by Littré, who considers that it means "parlons d'autre chose."

25 2—Arborer les drapeaux : To hoist the flags. Arborer (from Lat. *arbor*, a tree), to raise upright like a tree. Ten ships under the flag of our old enemies.

25 6—De se plus hasarder : To venture any more, again.

25 13—De plus près : *Cf.* from afar, de loin.

25 21—Un flux de pleine mer : The rising tide.

25 23—Mal sûr : Uncertain. *Cf.* maladroit, awkward ; malcontent, discontented ; mal-appris, unmannered. Sûr, Old Fr. *seur*, *seür* ; Provençal *segur ;* Span. *seguro ;* Lat. *securus*, free from care, hence the French meaning safe, sure. The circumflex points out the contraction, and helps to distinguish this word from *sur*, upon ; Lat. *super*.

Scene VII.

Page 26 *line* 2—Dès lors : From that moment. *See* Etym. Vocabulary.

26 11—Après son sang répandu : After he has shed his blood ; a very terse expression. Corneille has used more than once a similar construction with *après.*

Scene VIII.

27 4—Je prends part à votre déplaisir : I sympathise with your grief.

27 8—Couler à gros bouillons de : Gush forth from.

27 15—Sans force et sans couleur : Faint and pallid. This use of *couleur* is very old in the language.

> . . . La dolor
> Me faisoit muer la *color.*
> —"Roman de la Rose."

Grief made me change colour.

27 17—A ce récit funeste : For so grievous a tale.

27 26—Et hâtoit ma poursuite : And urged me to claim redress.

28 2—Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire : That an audacious stripling triumph over their glory, sport in their blood, and brave their memory.

28 7—Mon allégeance : My consolation, my relief. Allégeance, from the verb *alléger*, to relieve, Ital. *allegiare*, Provençal *aleviar*, Lat. *allevare*, from *ad* and *levis.* Notice. — Allégeance, allegiance, from Lat. *alligo*, I bind.

28 13—Tout ce que, *for* tous ceux que. The former is scornful.

28 15—Qu'on est digne d'envie . . . : How enviable is he who when losing . . .

28 17—Et qu'un long âge apprête : And what a wretched fate a long life, &c.

28 19—Longs travaux : Long toils, long series of exploits.

28 23—Ce que n'a pu jamais : *Cf.*—

> . . . captique dolis, lacrymisque coactis,
> Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
> Non anni domuere decem, non mille carinæ.
> —*Æn.* ii., 196.

Page 28 line 29—Blanchis sous le harnois : Grown grey in the toils of war; literally, under the harness, which originally signified only the armour of a knight.

29 3—Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête : Against me alone must the tempest rage; on me alone, my liege, be all your wrath!

29 17—Remettez : We should now say *reconduisez*.

29 18—Sa foi : His word, parole; Don Diego's word shall hold him prisoner in my court, palace.

29 22—Croître : To increase. Notice.—We should now use *accroître* in that sense. *Croître* is a neuter verb; Lat. *crescere*

ACT III.

Scene I.

29 23—Misérable : Unhappy man. Notice.—Il faut être bien misérable pour faire une pareille chose, he must indeed be a villain to do such a thing; C'est un misérable, he is a knave; Il a fait un discours misérable, he made a wretched speech.

30 6—Mon honneur de ma main a voulu cet effort : My honour exacted the deed from my reluctant hand.

30 17—Dérobe ta présence : Conceal your presence, steal away from here. Dérober, *lit.* to steal, from *de* and *robe*, Provençal *rauba*, from Lat. *raubare* (sixth century, A.D.), to spoil, to pillage; *Cf.* Ital. *roba*, which means merchandise, articles of food and clothing, moveable and landed property; *Cf.* also Engl. to rob; Germ. *rauben*, with which the Lat. *rapio*, I seize, is perhaps connected. Notice.—Il s'est dérobé à toutes les poursuites, he stole away from all pursuits; Deux hommes passèrent le pont à la dérobée, two men stole over the bridge.

30 18—Premiers mouvements que poussera l'ardeur de ses ressentiments : The first outbursts of passion excited by her spirit of revenge.

30 20—Ce cher objet : This beloved one.

30 22—Et j'évite cent morts . . . : And I save myself from a hundred living deaths, if I can redouble her anger so as to die sooner.

Page 30 *line* 25—Ne . . . point que. Expression used several times by Corneille for ne . . . que, not . . . but, only, is now considered as incorrect.

30 26—Ôte-moi de souci : Deliver me from my anxiety.

30 28—Pour comble à sa misère : To crown her misery.

30 30—Voi, instead of vois. M. Brachet says : "Both in French and in Latin the letter *s* is characteristic of the second person singular : *amas*, aimes ; *amabas*, aimais, etc. . . . The first person singular never has an *s* in Latin : *amo*, *credo*, *video*, *teneo*, hence in Old French j'aime, je croi, je voi, je tien. In the fourteenth century there came in a habit (unreasonable because not based on etymology) of adding *s* to the first person, and of writing je vien*s*, je tien*s*, je voi*s*. The correct form, je croi, je voi, je tien, is found in Corneille, Molière, La Fontaine, and Racine (seventeenth century) ; and Voltaire, in the eighteenth century, wrote—

> La mort a respecté ces jours que je te doi.
> —Alzire ii. 2.

But these forms, whose historical foundation was unknown, appeared to be poetical licences." Certainly ; but is not the name of "poetical licence" the right one to give to a form which is two or three centuries old, and which the poets above mentioned use at the end of the line where it is considered necessary to rhyme to the eye as well as to the ear, but which they abandon in the body of the line for the form then and now recognised as the correct one, je crois, etc.

> C'est ce qu'à dire vrai je voi*s* fort difficile.
> —Cinna iii. 1.

> Je tien*s* leur culte impie et je le tien*s* funeste.
> —Polyeucte.

> Et que doi*s*-je espérer qu'un tourment éternel . .
> —Cid iii. 3.

D'Olivet, the celebrated grammarian (1682—1768), says : "Les poëtes commencèrent par ajouter un *s* aux premières personnes du singulier des verbes terminés par une consonne, afin d'éviter des *hiatus*. N'ayant rien à craindre pour les verbes qui finissent par un *e* muet,

parce que ceux-là s'élident, ils les laissèrent sans *s*. Insensiblement l'usage des poëtes est devenu général."

SCENE II.

Page 31 *line* 3—À force de parler: By dint of words, by mere words.

31 9—Malheureuse: Unhappy me!

31 18—Et que de mes malheurs cette pitié vous dure: And if your pity for my misfortune endure. Notice.—Leur amitié n'a guère duré, their friendship has not lasted long; Je veux une étoffe qui dure, I want a stuff that wears well: Le temps lui dure, time hangs heavy upon him. The use of *que* instead of *si* repeated; some grammarians say that que may stand for a conjunction expressed in the preceding sentence, such as si, lorsque, comme, etc.; others maintain that que cannot stand for any other conjunction, and that there is an ellipsis which justifies the use of que, that: the former would consider *que* to be equivalent to *si*, the latter to *et s'il arrivait que; en supposant que* . . .

31 20—Où mon âme prétend: To which I aspire (with all my soul).

SCENE III.

31 23—De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte:

> Lay bare to thee my stricken bosom's wounds.
> —W. F. Nokes.

Atteinte, participial substantive, from atteindre, to reach, strike, attain, Lat. *attingere*.

32 3—A sa trame coupée, for a coupé sa trame: Has cut his thread of life, has severed him from life.

32 4—Et fondez-vous en eau: And dissolve yourselves into tears.

32 5—La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau . . .: (Rodrigue who is) One half of my life has slain (my father who was) the other half . . . Celle que je n'ai plus (my father) sur celle qui me reste (Rodrigue).

32 8—Reposez-vous: Take rest—*i.e.*, calm your feelings.

Page 32 *line* 9—. . . Ah! que mal à propos: How unseasonably, improperly. Notice.—Vous voilà fort à propos, you are just come in time; Il n'est pas à propos qu'il le sache, it is not fit he should know it; *à propos*, apposite, pertinent; *mal à propos*, ill-timed, impertinent, unapt.

32 13—Et que dois espérer qu'un . . . *for* dois-je espérer autre chose qu'un . . .: What else can I expect but eternal torment (anguish).

32 23—Combat de colère et de flamme: Struggle between wrath and love.

32 24—Il déchire mon cœur sans partager mon âme: He rends my heart without breaking (dividing) my will (my spirit). Chimène means that it breaks her heart to have to revenge her father on her lover, but her will to do so remains unshaken.

32 25—Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir. We should say now: *Et quelque pouvoir que mon amour, etc.* ... It is a pity that the concise expression used by Corneille should be considered obsolete, and should have as a substitute the somewhat clumsy one *quelque . . . que.*

32 28—Son intérêt m'afflige: The interest I take in him causes me pain (*fam.* I feel for him). The French Academy blames Corneille for bringing together *intérêt* and *afflige*, and adds that *son intérêt me touche*, or *sa peine m'afflige*, would have been correct: "Ce mot *intérêt*, étant commun au bien et au mal, ne s'accorde pas justement avec *afflige*, qui n'est que pour le mal."

33 4—Un dessein si tragique: A so direful course.

33 7—Orrai, the future of *ouïr*, to hear; formerly *oir*, from Lat. *audire*. Notice.—Ouïr is obsolete except in the infinitive present, preterite definite, and compound tenses with *avoir*. The English *oyez* (sometimes *o yes*, a call of attention given by the public criers) is the imperative of *ouïr; oyez*, hear ye! A court of *oyer* and terminer is a judicature where causes are heard and determined (Norm. *oyer*, entendre). Derivatives: Ouie, *s.f.*, hearing, the faculty of hearing. Vous avez l'ouie fine, you have an acute, a sensitive ear. Ouï-dire, *s.m.*, hearsay. Je le sais par ouï-dire, I know it by hearsay. *See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," chap. xviii., phrase 912.

Page 33 *line* 8—Surpris par d'autres charmes: Seduced by other spells.

33 13—D'avoir moins de chaleur: To have less wrath, anger; to burn less fiercely. Chaleur, heat, from Lat. *calorem*. The nominative *calor* had formed the Old French *caur* (thirteenth century). *Cf.* To get into a heat, se mettre en colère.

33 15—N'en pressez point l'effet: Do not urge him to action; *lit.* do not hurry the result of it (of your having seen the king and demanded redress).

33 17—Il y va de ma gloire: My honour is at stake.

SCENE IV.

34 12—Avecque, an old form (thirteenth century) for *avec*, and still used in verse when the metre requires it.

35 9—Soufflet: A blow, buffet, cuff, slap, box on the ear. From souffler, to blow; Lat. *sufflare*.

35 13—Ce n'est pas qu'en effet: Not that indeed . . .

35 16—J'ai pu délibérer: I could think twice.

35 20—Emportoit la balance: Prevailed over all. Balance, from Lat. *bilancem* (*bis* and *lancem*, basin, scale). Notice.—*Bilan*, s.m., a balance-sheet, introduced in the sixteenth century, with many other commercial terms, from Italian *bilancio*. Faire son bilan, to draw up the balance-sheet; Déposer son bilan, to stop payment.

35 21—À moins que d'opposer: Had I not opposed, but for opposing . . .

35 24—Qui, *for* celle qui: She who loved me noble would hate me shamed.

35 26—Diffamer ton choix: Condemn your choice. Diffamer, from Lat. *diffamare*, to spread abroad an ill report, should have a name of a person or a personal pronoun as a complement.

35 29—Et j'ai dû m'y porter: And I was led to it, driven to do it. Notice.—Se porter à des extrémités, to proceed to extremities; Il se porte au bien, he is well-inclined.

35 32—Satisfaire *à*: To discharge a duty; I now come to satisfy my debt to thee.

Page 36 *line* 5—Je pleure mes malheurs: I weep over my misfortune, I only mourn my fate.

36 8—Un homme de bien: An honourable man. *Vir bonus, probus.*

36 12—Même soin me regarde: I have the same concern. *See* p. 4, l. 23.

36 14—Ton intérêt: *Here,* your fate (the share of misery you have in this sad occurrence). *See* p. 32, l. 28.

36 16—Le bien: The happiness, the blessing. Notice.—Faire du bien à quelqu'un, to do one good; Acquérir du bien, to get wealth; Il a un petit bien dans les environs, he has a small property in the neighbourhood; Travailler au bien public, to labour for the public weal.

36 18—Des charmes: Magic soothings, spells.

36 22—Dont l'ordre m'assassine: Whose tyranny kills me.

36 26—De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne: However strongly our love may plead in your favour. (Whatever our love may object, speak to me in your favour.)

36 32—Intérêt: Duty. The use Corneille has made of this word (*see* p. 32, l. 28; p. 36, l. 14) renders it interesting to compare the French noun *intérêt* with the Latin verb *interest*, from which it comes. *Interest nostra,* il nous importe; *Interest reipublicæ,* il est de l'intérêt de la république; *Interest regio,* un pays les sépare; *Interesse spectaculo,* assister à un spectacle; *Inter eos hoc interest,* il y a entre eux cette différence.

36 35—C'est reculer ta gloire: Would be deferring the satisfaction which your honour claims. Notice.—To recoil from danger, reculer devant le danger; He is too far engaged to fall back, il est trop avancé pour reculer; Draw back that table, reculez cette table; Move away, reculez-vous.

37 1—Va, je suis ta partie et non pas ton bourreau: No, I claim justice, I do not execute it. For *va, allons, see* p. 37, l. 24.

37 2—Est-ce à moi de? Is it for me to, does it become me to? Notice.—*He* should command, c'est à lui de commander; It behoves you not to dispute his rights, ce n'est pas à vous de contester ses droits; It is your turn to speak, c'est à vous de parler.

Page 37 *line* 11—Du tien doit prendre la vengeance : Must revenge yours; p. 35, l. 16. Corneille does not use the article, *si j'en prendrois vengeance.* This latter expression is still correct, but we should now say *venger quelqu'un*, and not prendre la vengeance de quelqu'un.

37 12—À quel propos? Why, for what reason?

37 17—Aux traits de ton amour : To the dictates of your love, to the ardour of your love, or simply to your ardent love. *Cf.* Ce n'est point là un trait d'ami, that is not a friendly turn *or* office.

37 24—Va, in this and other lines, such as "va, je suis ta partie" . . ., p. 37, l. 1; "allons, mon âme" . . ., p. 14, l. 15; "allons, mon bras" . . ., p. 14, l. 25, the verb *aller* loses its original meaning, and must be translated by some equivalent expression in harmony with the situation. In l. 1, p. 37, *va* may be translated by *no*, as Chimène refuses to grant Rodrigue his request; in l. 24, p. 37, "va, je ne te hais point," is a burning declaration of love, the force of which cannot but be weakened by translation, "Nay, but I hate thee not." In lines 15 and 25, p. 14, *allons* is a lash of the whip given to failing courage : now, to action, do your duty, &c.

37 27—Faux bruits : False report, slander. *Bruits médisants* or *calomnieux* would be more correct.

38 7—Encore que : Although. Like *bien que*, *quoique*, all governing the subjunctive.

38 16—Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère : Despite such ardent love which hinders my wrath.

38 19—De ne rien pouvoir : To be powerless, to fail in my endeavours. Notice.—When the verb is in the present infinitive the adverb modifying the negative comes before the verb. Example.—Ne pas savoir, ne jamais dire, ne plus voir, &c.

38 25—Heur : Old French for bonheur, happiness. Still used in the expression *heur et malheur*, good and bad luck. Littré says that it may be still used judiciously in verse and in an elevated style of prose. Etym., aür in the fourteenth century, with the same meaning as the Lat. *augurium*, augury.

Page 39 *line* 4—Encore un coup : I tell you once more. Notice.—Pour le coup je vous apporte de bonnes nouvelles, this time I bring you good news; Après coup, too late; Coup sur coup, one after another; A tous coups, at every turn; Du premier coup, at the very first; Tout à coup, all of a sudden; Tout d'un coup, all at once; A coup sûr, unquestionably.

39 5—Une mourante vie : A lingering life.

39 6—Tant que : We should now say jusqu'à ce que, till.

39 9—Garde bien qu'on te voie : Take great care not to be seen (guard from being seen). Notice.—After *garder que*, as well as after *prendre garde que*, the subordinate sentence must be made negative with *ne*. Prends garde qu'on *ne* te voie, take care not to be seen; Prends garde qu'on te voie, take care to be seen (have care that you are seen).

Scene V.

39 17—En sent l'atteinte : Feels their pang. The antecedent of *en* is *soucis*.

39 21—Je m'y travaille : I exert myself (I do my best endeavours). Se travailler in this sense is found early in the language.

39 22—Je cours toute la ville, like je parcours : I have sought the city through. Notice.—Courir le monde, to roam about the world; Courir la poste, to ride post; Faire courir des bruits, to spread reports.

40 6—Ou si je vois, *for* ou vois-je, ou est-ce que je vois, or do I see (ou si, expressing interrogation), is an elegant and convenient turn used by Racine (1639-1699), La Bruyère (1646-1696), Massillon (1653-1742), Madame de Sévigné (1629-1696), &c.

Scene VI.

40 14 & 15—. . . Et ton illustre audace Fait bien revivre en toi les héros de ma race : And by your bright

hardihood my heroic ancestors live again in you.

> In thy prowess rare,
> Live o'er again the heroes of my race.
> —W. F. Nokes.

Page 40 *line* 20—Comble de mon heur :

> Prop of mine age, and sum of all my joys !
> —W. F. Nokes.

40 27—Coup d'essai : Maiden-stroke : first combat.

40 31—Le flatte : Lulls, soothes it. Notice.—Flatter un animal, to caress an animal ; flatter l'imagination, to delight the imagination ; flatter les caprices, to humour caprices.

41 6—Je vous l'ai bien rendu : I have well repaid.

41 9—Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour, D'autant plus maintenant je te dois de retour : The more I cherish honour above life, the greater the debt I owe you now.

41 17—Et vous m'osez pousser à la honte du change : And you dare urge me to shameful inconstancy (to be shamefully false to love).

41 19—Perfide : Faithless. Lat. *perfidus*, *per* and *fides*, faith. The craven knight and the recreant lover.

41 30—Flux : Tide. Lat. *fluxus*, from *fluo*, I flow. Notice.—Ebb-tide, reflux, jusant.

42 6—Se tremperont bien mieux au sang des Africains : Will more nobly be steeped in African blood.

42 9—Soutenir l'abord : Resist the attack, meet the assault.

42 10—Une belle mort : A glorious death. Notice.—Belle is the fem. of *bel*, from Lat. *bellus*, a, um, handsome : as to *beau* (which is used now before a consonant or an *h* aspirate), it is another form of *bel*, which has become *beau*, as agnel, *agnellus*, castel, *castellum*, anel, *anellus*, have become agneau, château, anneau, lamb, castle, ring.

42 12—Fais devoir à ton roi son salut à ta perte : Let your king gain his safety from your loss ; give your life for the safety of your king.

ACT IV.

Scene I.

Page 42 *line* 23—Le sais-tu bien : Do you know it for certain? are you certain of it?

42 28—Leur abord : Their approach. Notice.—Les côtes d'Angleterre sont de difficile *abord*, the coasts of England are of difficult access ; À son *abord* dans l'île, on his landing in the island ; Avoir l'*abord* doux, gracieux, to have a sweet, engaging manner.

43 8—Fait sonner les louanges : Sings his praises. The French expression is very similar to the English one. In Old French *sonner* de la lyre, de la harpe, etc., meant to play on the lyre, on the harp, etc.; and as these instruments were used to accompany the voice, there was a close connection between *sonner* and *chanter*. In Old French poetry *sonneurs* is sometimes used for *chanteurs*, songsters, singers. Notice.—To sound one's own praises, faire soi-même son éloge ; The town *rings* with his fame, la ville *retentit* de sa renommée.

43 11—De quel œil voit-il . . . : What does he think of . . . (How does he look upon . . .)?

43 21—Pour avoir soin de lui, faut-il que . . . : Because I care for him, does it follow that I should forget myself?

43 27—Les premiers effets qu'ait produit sa valeur : (This garb of mourning) is the first fruits of his valour. Notice the subjunctive after the relative preceded by a comparative, or any word indicating comparison, such as *premier*, *dernier*, etc.

Die, for *dise*, present subj. of *dire*, occurs frequently in the writings in prose, and specially in verse of the seventeenth century. This form is no longer used. *Cf.* Molière, "Les Femmes Savantes," Act III. sc. 2, the famous "sonnet" of Trissotin :—

> Faites-la sortir, quoi qu'on die,
> De votre riche appartement, etc.

44 3—Pompe : Here *apparel of woe*, weeds of woe. Notice.—C'est un entrepreneur des pompes

funèbres, he is an undertaker; Être enseveli avec une grande *pompe*, to be buried in state.

Scene II.

Page 44 *line* 13—Autre que moi: We should require now. *Aucun* autre que moi, no other than I, none else than I . . .

44 16—A moi seul . . . : To me alone, to-day, still permit a tear.

44 21—Je l'entends partout publier hautement: I hear him everywhere loudly proclaimed . . . *Publier quelqu'un* is unusual now.

44 23—Ce discours populaire: These praises bestowed by the people; these approving shouts of the people.

45 7—Va poursuivre sa mort: Is going to sue for his death.

45 8—Ce devoir: This sense, this fulfilment, of your duty.

45 18—Est d'accord de cette vérité, que: Does recognise the truth that . . . agrees with everyone that . . . *See* note, p. 19, l. 12.

45 21—Tu poursuis en sa mort la ruine publique: It is the public ruin you sue for when you sue for his death.

45 25—Et pour être punis avons-nous part au crime: And must we be punished, we who had no hand in the crime? (Had we anything to do with the crime, that we should be punished?) Shall we be punished, guiltless of the crime?

45 30—Ce n'est pas à moi: It does not become me to have so much kindness.

45 33—Un roi le caresse: A king praises him.

45 34—*Qu'* or *que*, representing another conjunction. *See* p. 31, l. 17.

46 1—J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers: I shall go and crush his glory with my grief.

> His laurels 'neath my cypress I'll entomb.
> —W. F. Noke.

46 4—D'un plus illustre rang: Of a nobler kind—that is to say, that ranks higher in men's estimation.

46 5—Donne: Here, gives up, abandons, sacrifices.

Page 46 *line* 6—C'est assez que d'éteindre ta flamme : It is enough to quench your love.

"Unkindness should have quenched her love."
—SHAKESPEARE.

46 9—Aussi bien : And besides.

SCENE III.

46 16—Race : Might perhaps be here translated by *blood* of so many sires. . . .

46 17—De la tienne : Refers to *valeur*.

46 25—Vers : We should prefer *envers* now ; *vers* is used for *towards*, physically speaking, *envers* in a figurative or moral sense. Il vient *vers* moi, he comes towards me ; il s'est mal conduit *envers* moi, he behaved ill towards me. French grammarians, with the French Academy, condemn the use of *vers* for *envers ;* but M. Littré very justly remarks that *vers* having the same etymology as *envers*, and, above all, being used for *envers* by Corneille (1606-1684), Molière (1622-1673), Pascal (1623-1662), Racine (1639-1699), Voltaire (1694-1778), ought not to be condemned, and may be used in the sense of *envers* when found useful. Vers, Lat. versus, turned ; envers, Lat. in and versus.

47 1—Désormais : Henceforth. Was in Old Fr., dès ore mais ; *dès* is a contraction of *de-ex ; ore* comes from *hora ; mais* from *magis ;* so that *dès ore mais* is literally from this hour (time) more, from this time forward, henceforth. Dès, according to M. Littré, is a contraction of *de* and *ex*, as dedans of *de* and *intus*. Ore, from Lat. hora ; the Lat. *h* has been dropped, as in homo, *on* indef. pronoun ; habere, *avoir*, etc., the final *a* has become *e* as in rosa, *rose ;* cupa, *coupe*, cup ; fabula, *fable ;* tabula, *table*, &c. Mais, from Lat. magis ; the French locution "n'en pouvoir *mais*," *non posse magis*, means literally not to be able to do any more, to be tired out, or powerless.

47 2—Qu'il comble d'épouvante : May it fill with awe ; *combler* means to fill up, and in a figurative sense to load, with particularly good things ;

combler de caresses, de biens, de bienfaits, etc., *combler* d'épouvante, or of any other unpleasant thing, is not frequently used; we should say now *remplir d'épouvante*.

Page 47 *line* 5—Épargne ma honte : Spare me, spare my modesty. Notice.—Ne soyez pas honteux, do not be bashful.

47 6—Elle fait trop de compte : Reckons too high, values too highly ; elle refers to "majesté," which is feminine. Notice. — Her Majesty or his Majesty would be "Sa Majesté" for a Queen or a King.

47 15—Ne va point dans l'excès : Is not exceedingly great.

47 22—Sollicita mon âme : Pressed me, urged me . . .

47 25—Brigade, here indefinite : Band, troop.

47 29—J'excuse ta chaleur, etc. : I pardon thy too rash vengeance.

47 31—Crois que dorénavant Chimène a beau parler : You may be certain that henceforth Chimene will speak in vain. *Avoir beau*, followed by an infinitive, means that what the infinitive expresses is done or suffered in vain. *Cf.* the English slang expression, "it is all very fine." Your speaking is all very fine, *vous avez beau* parler.

48 5—Reprenoient de courage, *de* governed by *tant*, the adverb of quantity at the beginning of the preceding line.

48 7—Lors, synonym of alors, then ; *alors* stands for *à lors* (à l'heure), at the time ; *lors* is hardly used now by itself ; *lors que*, *alors*, *pour lors*, *dès lors*. Notice.—*Lors* de mon séjour à Paris, at the time I was staying in Paris.

48 12—En fait de même : Does the same. We should prefer now *fait de même*. In the seventeenth century *en* was used in several expressions where we should now deem it unnecessary.

48 16—Obscure clarté : Dim light.

... ...—Point de soldats, etc. An ellipsis for *on ne voit point de soldats*, no soldiers. Notice.—*Point* and *pas*, commonly joined to the negative to intensify it, are also used negatively before substantives, adjectives, adverbs, &c., or alone, for the sake of rapidity, the verb and negative being then omitted. Ex. : Qui a fait cela?

who did that? *Pas moi*, not I; for Ce n'est *pas moi*, etc.

Page 48 *line* 27—Poussons jusques au ciel mille cris éclatants: Send to the sky loud and repeated cries (rend the sky with . . .). *Mille* here is taken in the same sense as the Lat. *sexaginta*, for an indefinitely large number.

48 29—Les Maures se confondent: Confusion sets in among the Moors.

48 31—*Avant que de* combattre, *avant de . . . avant que*, are all three found in our best authors; the last term is the one least in use now.

48 37—S'oublient, here is taken in a passive sense, are forgotten.

49 1—Vertu. Corneille often uses this word in the strict sense of the Lat. *virtus* (*vir*), manliness, courage.

49 2—De pied ferme: Resolutely, firmly.

49 2—Alfanges: Scimitars; from a Spanish word derived from Arabic.

49 3—De notre sang au leur. *Au* is used here for *avec le*.

49 6—Exploits célèbres: Heroic deeds (worthy of becoming famous). Sont demeurés sans gloire, were lost to fame.

49 10—Les nôtres: Our men. Notice.—Les miens, les tiens, les siens, etc., is used to designate those who have some connection with the speaker, the person spoken to, or the one spoken of; it may mean relations, soldiers, partisans, &c., according to the context.

Et ne l'ai pu savoir: And I could not know *it*, that is to say, *Où le sort inclinoit*, which way fortune inclined.

49 24—Cependant que: We should say now pendant que, or tandis que, whilst.

49 25—Et quelque peu des leurs: And some few of their defenders.—*See* line 10.

49 30—Et que is governed by *voyant* in the preceding line Remark that in line 1324 voyant is construed with the infinitive, in the next one with "que." This would be considered quite incorrect in prose; it would be necessary to repeat *voyant* in the second line, or to continue the same construction with the infinitive.

49 33—Et le combat cessa faute de combattans. This celebrated line has become a proverb.

Scene V.

Page 50 *line* 11—A le dessus: Triumphs. Notice.—*Prendre le dessus*, to gain the ascendant; to get the upper hand; to get the better of.

50 15—Mais voyez qu'elle pâme: See now, she swoons. Pâmer, Old Fr. *pasmer*, Ital. *spasmare*, Lat. *spasmus* and *spasma*. The Lat. *s* before the *p* has been dropped, which is very unusual, for it generally becomes *es* or *é*, as in *spatium*, espace; *spina*, épine, thorn. The *s* in the body of the word has been dropped, and replaced by a circumflex accent, as in asinus, *âne*, ass; costa, *côte*, rib; fenestra, *fenêtre*, window.

50 20—Il voit le jour: He lives.

51 8—Ajoutez ce comble à mon malheur: Add this new grief to my affliction; fill to the brim the cup of my affliction.

51 11—Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite: His death would rob me of my right to take his life; his loss would rob me of my right to cause his death. For the etymology of dérober *see* note, p. 30, l. 17.

51 17—Non pas au lit d'honneur: Not on a bed of state.

51 25—Le chef: With his head. *See* note, p. 24, l. 24.

51 26—Ce que j'en considère: What I think of it.

51 28—A quel espoir should now be *par* quel espoir: By what vain hope I am led away.

51 30—Que pourroient contre lui: What can avail against him my despised tears!

51 31—Lieu de franchise: A franchise; a place where criminals can take refuge, and where justice cannot reach them. "Churches and monasteries in Spain are franchises for criminals."—London Encycl.

52 4—On met tout en balance: One must weigh everything, take everything into account.

52 6—La même équité: Justice itself. *See* note, p. 17, l. 7.

52 7—Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître: Before blaming what I show of it (of equity).

52 13—On fait si peu de cas: One makes so light of (my just suit is of so little count).

Page 52 *line* 14—Qu'on me croit obliger : The construction in prose would be *qu'on croit m'obliger*.

52 25—Sous couleur, like *sous prétexte:* Under the false guise. *Cf.* English, "*Under the colour* of the sale whereof they noted all that was done in the city."—Knolles.

> . . . And this malice
> Under the colour of justice
> Is hid.
>
> —GOWER, "Confessio Amantis."

52 26—Affoiblit de : Literally, weakens of ; weakens by depriving of.

53 3—Un prétexte à : We should say now *un prétexte pour*.

53 8—En brave homme : Like a man of courage. In the seventeenth century the modern distinction between brave homme and homme brave was not yet established. *Un brave homme* now means an honest fellow ; a man of courage is *un homme brave*. He behaved himself like a man of courage, and must maintain that he did so.

53 17—Étonne : Terrifies. This is another of those words which, like *gêne*, *ennui*, &c., have gradually assumed a weaker meaning. *Etonner* means now to astonish ; but in Corneille's time it still preserved the energy of the Latin word from which it is derived, through *extonare*. *Attono*, I thunder at ; *attonitus*, struck by thunder, terrified.

53 20—S'oserait prendre à lui : Would dare put himself against him.

53 29—Soyez prêt à demain : We should say now "Soyez prêt demain," or "pour demain." *Cf. to-morrow*.

54 9—Fassent en gens de cœur, like *agissent* en gens de cœur : Act, bear themselves like men of honour.

54 10—M'amenez le vainqueur, for amenez-moi le vainqueur : Bring the victor to me.

54 15—Avouer : Here to approve of your wailing (to ratify your objection).

ACT V.

Scene I.

Page 54 *line* 19—En plein jour: In broad daylight. Notice.—Être en *pleine* mer, to be out at sea; En *plein* air, in the open air; En *plein* midi, at high noon; En *pleine* nuit, in the dead of night.

54 20—De grâce: I beseech thee.

54 21—Et vous viens en ce lieu . . . : The construction in prose should be, *et viens vous dire un dernier adieu.*

55 12—Au besoin: When most needed; in the time of peril.

55 16—J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras: It is not my courage, but my arm that fails.

55 21—À me défendre mal: We should say in prose, *en me défendant mal.* The turn Corneille uses is quicker and more agreeable to the ear, for it avoids *en* and *ant.*

55 24—Il s'agit de mon seul intérêt: My interest alone is at stake (the question touches me alone).

55 28—En repousser les coups, *les coups de la main d'un autre. En* seems to refer to *la vôtre* (la main de Chimène), but it is only the effect of bad construction. Notice.—In writing in prose the relative should be placed so that no doubt whatever may arise as to which is the antecedent.

55 32—Mon estomac ouvert: My breast unprotected. We would not now use the word *sein.*

56 5—Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire: That no less than your life your honour is at stake.

That with thy life thy glory too departs.

56 12—Faire si peu de compte: Set so little value upon it.

56 13—Sans rendre combat: Without resistance (without giving fight) you will suffer yourself to be defeated, overpowered.

56 17—S'il ne faut m'offenser: Unless it be to offend me.

56 27—Dessous les cieux: Under the heavens. In the first half of the seventeenth century *dessous,*

the adverb, was frequently used for *sous*, the preposition. Notice.—Now *dessous* is distinctly an adverb, and *sous* a preposition.

Page 56 *line* 27—Auprès de : In comparison with. Notice.—Your house is nothing beside his, votre maison n'est rien *auprès* de la sienne ; Nothing near, *à beaucoup près*.

56 37—S'il l'en eût refusée, and in p. 10, l. 10, en être refusé, was quite correct in the seventeenth century. It has now become obsolete, at least in prose. Instead of *refuser* quelqu'un de quelque chose, we say now, refuser quelque chose *à* quelqu'un.

57 2—Il a quitté le jour : He departed this life. *Jour*, lit. day, daylight ; hence in the singular *jour*, and more often in the plural *jours*, has the meaning of *life*.

57 7—Cet honneur—*i.e.*, that none but I could have given you satisfaction (for the death of your father, no one being able to take my life, which I give you myself as an atonement).

57 19—Ce mot lâché : These words which dropped from my mouth (this tongue-slip) make me blush with shame.

57 22—Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants : And all the heroes that Spain has fostered.

57 26—Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous : To succeed, it is not enough of you.

Scene II.

57 34—Pour être : Because you are, though you are. (Your being valiant does not make you a king's son.)

58 3—Est-il dit que : Is it so fated? Is it my destiny that . . . ?

58 7—Si jamais il n'obtient *sur* un si long tourment : If it (my heart) never obtains from so long a torture . . . We should now say *obtenir de* . . .

Scene III.

58 28—Dans un comble d'ennui : When my grief is deepest ; when my affliction is at its height.

(When my troubles are *accumulated*. Comble, from Lat. *cumulus*.

Page 58 *line* 30—Courage means here, heart. Corneille often uses it in that sense, which is the one it had in Old French.

59 4—Ah, qu'il s'en faut encore ! Ah, how far from it ! Notice.—*Il ne s'en fallait presque rien*, there wanted little or nothing ; *S'il n'est pas un fripon il ne s'en faut guère*, if he is not a rogue he is next kin to it.

59 11—Après qu'un père mort : Seeing that a father's death . . .

59 14—Ne fait pas : Does not cause.

59 28—A l'envi de Chimène : Vies with and adores . . . Chimène. Notice the spelling of *envi* in the locution *à l'envi de*, in emulation of, and that of the substantive *envie*, envy. *Envi*, a challenge, is a verbal substantive from Old Fr., *envier* (a term used in gambling, now *renvier*, to place a further sum on the game), from Lat. *invitare*. *Envie* comes from Lat. *invidia*.

59 31—Le ciel vous doit un roi : An allusion to the fact that a Spanish princess could marry none but a prince of royal blood.

60 7—Quand pour m'obliger . . . : Even though, for my sake, he were crowned. Notice.—*Quand, quand même, quand bien même*, though, although, even if, is never used but with the verb in the conditional. Quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit, were you the lowest of mankind, I would do what honour prescribes.

60 8—Un bien que j'ai donné : I will not take back a gift once made.

60 10—Encore un coup : Once more (I shall go and ratify the gift).

Scene IV.

60 13—Que, here, stands for *combien*, how, how much !

60 18—Heureux succès, must not be considered as a pleonasm, for succès, Lat. *successus*, properly means the result of an action, which may be *heureux* or *malheureux* ; unqualified by any other word, *succès* is always taken in a favourable sense.

Page 60 *line* 23—Et quoi que le destin puisse ordonner de vous : However destiny may dispose of you, whatever your fate may be.

60 29—Se rebelle : Revolts. *Se révolter* takes now the place of se rebeller, which is becoming obsolete, although *rebel* and *rebellion* are still used.

61 15—Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi, Que celle du combat et le vouloir du roi : The law of combat, the will of the king, are not strong enough to dictate to them (to my duty and the grief of my bereavement) ; *celle*, the demonstrative relative pronoun, refers to *loi*, contained in the idiomatic expression *faire la loi*. Notice, that in prose we should avoid to make a noun contained in a verbal locution the antecedent of a relative, even though it were, as in this case, used with the article.

61 18—Gloire : Honour, sense of duty, self-respect.

61 21—Gardez. . . que. . . ne. Same as prenez garde que. . . ne, beware lest.

61 27—Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur : Is one fatal blow too little for you? Notice.—Here trop peu *que* de, as in p. 57, l. 26. Corneille has also used *c'est trop peu de*, which is now preferred.

Scene V.

62 15—D'un esprit plus rassis : With more calm. Rassis, past part. of rasseoir, to reseat, to put back into its proper situation.

62 18—Tu l'as pris en traître : You gave him a treacherous blow, you fell upon him treacherously.

Scene VI.

63 3—J'ai bien voulu : I brought myself to, I took it up myself to. . . This expression has here a stronger sense than the one generally given to it in familiar style, "I condescended to."

63 8—J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour : I owed this revenge to whom I owed my life, to the author of my life.

Page 63 *line* 20—Sors d'erreur : Be undeceived.

63 23—Je venois du combat lui raconter l'issue : The order in prose would be : je venois lui raconter l'issue du combat.

63 24—Dont son cœur est charmé : Who has charmed her heart, who enthralls her heart.

63 35—Gagner un moment d'audience : Obtain a moment's hearing.

64 4—Une amour : In Corneille's works amour in the singular is generally made fem., and not unfrequently masc. Nowadays in prose *amour*, love, is masc. in the singular, fem. in the plural ; amour may be made feminine in poetry. *Amour*, meaning the God of Love, is masc. in the sing. and in the plural.

64 8—Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte : Your honour is no longer at stake, your duty claims no more.

Scene VII.

64 20—Tout de nouveau : Once again, once more (anew).

64 21— . . . Mon amour n'emploiera point pour moi ni la loi du combat, ni le vouloir du roi : My love will not urge in my favour the law of combat nor the will of the king. Notice.—We should now consider *point* useless, and say simply, *n'emploiera ni la loi du combat*, etc. ; but *point* in Corneille's line lends greater force to the expression, and should not be thought, what is called in grammars, a negative too many.

64 26—Travaux, exploits : Laborious and glorious enterprises, like *les douze travaux d'Hercule*.

65 10—Pour vous en revancher : As a just return (retribution), *revanche* and *revancher* are now more frequently used in the sense of returning bad for bad than good for good, as is the case here.

65 17—Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée : But whatever you may already have condemned me to do.

65 20—Toute votre justice en est-elle d'accord : Does your sense of justice entirely approve of it (agree to it) ?

65 26—Ne se pouvoir : Impossible. Notice.—That may be, cela se peut ; Your project may possibly

succeed, il se peut faire que votre projet réussisse; Nothing can be better, il ne se peut rien de mieux.

Page 65 *line* 34—Cependant: Meanwhile. *Cependant* in Corneille's time was frequently used in the sense of *pendant ce temps;* it is now hardly used otherwise than as a conjunction, meaning yet, however, still.

66 7—Fais-toi si bien priser: Gain so much esteem, rise to such fame.

ETYMOLOGICAL VOCABULARY.

WORDS OF FREQUENT OCCURRENCE IN THE TEXT,

AND

THE ETYMOLOGY OF WHICH IT IS PARTICULARLY USEFUL TO KNOW.

THE process of investigation by which the following etymologies have been ascertained can be found in Littré's "Dictionnaire de la Langue Française," or Brachet's Etymological Dictionary," English edition, by G. W. Kitchin, M.A.

AILLEURS, *adv.*, elsewhere; from Lat. *aliorsum*, for *alioversum*, from *alius*, other, and *versus*, turned. Derivative, d'ailleurs, besides.

AINSI, *adv.*, so, thus; Old French *ensi*, farther back *insi;* from Lat. *in-sic*. *Cf.* AUSSI.

ALORS, *adv.*, then; from à, preposition, and lors. *See* lors and or.

APRÈS, *prep.* and *adv.*, after; from à, preposition, and près. *See* PRÈS.

ASSEZ, *adv.*, enough; from Lat. *adsatis*. Assez at first meant "much," and was placed after the substantive. In this word *ds* is assimilated to *ss*. *Cf.* AUSSI.

AUCUN, *adj.*, any, anyone, someone; from Lat. *aliquis* and *unus*. In Old French *aliquis* became alque, with the signification of *aliqui*. *Aucun* becomes negative when accompanied by *ne*.

AUJOURD'HUI, *adv.*, to-day, in Old French written *au jour d'hui*, is a pleonasm, literally meaning "on the day of to-day." Hui is Lat. *hodie*. *See* JOUR.

AUPARAVANT, *adv.*, before; from au, par, and avant. The article *au* was not attached to this word before the fifteenth century; Old French said *par-avant*. *See* AVANT.

AUPRÈS, *adv.*, and *prep.* with de; from au and près. *See* PRÈS.

AUSSI, *adv.*, also, likewise. Old French *alsi*, from Lat. *aliud sic;* *ds* is assimilated to *ss*. *See* ASSEZ.

AVANT, *prep.*, before, *adv.*, far, forward; from Lat. *abante*, a form found in a few inscriptions of the Empire. The Lat. *b* becomes *v*. *Cf.* habere, avoir, to have, etc. Derivative, avantage.

AVEC, *prep.*, with; formerly *aveuc*, originally *avoc*, from a barbarous Lat. *abhoc*, which is a transformation of the expression *apud hoc*, literally "with this," *apud* having the signification of *cum* in several Merovingian and Carolingian documents. This derivation is demonstrated by the Old French *peroec*, for this (*per hoc*) senoec, without this (*sine hoc*).

BEAUCOUP, *adv.*, much; from *beau* and *coup*, a blow. The Old French phrase was more often *grant coup* than beaucoup. This sense of *grand* is to be seen in other phrases, as *un beau mangeur*, a great eater.

CAR, *conj.*, for, because; from Lat. *quare*. In Old French *car* kept its etymological sense; in the thirteenth century men said, *Je ne sais ni car ni comment*, where they would now say, *Je ne sais ni pourquoi ni comment*.

CE, *dem. adj.*, this. Old French *ço*, originally *iço*, from Lat. *ecce-hoc; iço* was afterwards reduced to *ço*, whence modern French *ce*.

CET, *dem. adj.*, this. Old French *icist*, later *cist*, from Lat. *ecciste; cist* became *cest*, whence the modern French *cet*.

CEUX, *pron.*, these. Old French *iceux*, from Lat. *ecçillos;* iceux finally was reduced to *ceux*.

CHACUN, *distrib. pro.*, each one; Old French, *chascun*, *chasqun*, from Lat. *quisque unus*. The change of *c* into *ch* before *a*, of which there is not a trace in Merovingian Latin, was produced early in French.

CHEZ, *prep.*, at the house of; from Lat. *casa*. Chez was in very old French a substantive, meaning a house; the phrase *de chez* in "Je viens de chez vous" bears witness by its form that the word was originally a subst.

COMBIEN, *adv.*, how many; from *com* (= to what point), old form of *comme* and *bien*.

COMME, *adv.*, how, as; from Lat. *quomodo*.

COMMENT, *adv.*, why, how; composed of *comme* and *ent*, which is from Lat. *inde*.

DANS, *prep.*, in; Old French *dens*, contracted from *de* and *ens;* Lat. *intus*.

DEHORS, *adv.*, outside, without; *subst.*, exterior, appearance; from *de* and *hors*, formerly *fors*, from Lat. *foras*.

DÉJÀ, *adv.*, already; Old French *desjà*, from *dès*—(*See* lower)—and *jà*, *adv.*, already, from Lat. *jam*.

DEMAIN, *adv.*, to-morrow; from Lat. *de* and *mane*, morning.

DEPUIS, *prep.* and *adv.*, since; from *de* and *puis*. (*See* PUIS.)

DERRIÈRE, *prep.* and *adv.*, behind; from Lat. *de retro*, which became in Old French *rière* (as *petra* produced *pierre*): arrière, *ad retro; dr* became *rr* by assimilation. *Cf.* ASSEZ.

DÈS, *prep.*, from; from Lat. *deipso*—sc. *tempore*. *De-ipso*, contracted into *d'ipso*, becomes *dès*, according to Brachet.
—— From Lat. *de-ex*, a double preposition, like *dans*, which represents *de-intus*, according to Littré.

DÉSORMAIS, *adv.*, henceforth; Old French *dès ore mais;* ore is from Lat. *hora*, mais from Lat. *magis;* properly, from this hour forward. Similarly *dorénavant*, which was in Old French *d'ore en avant*.

DEVANT, *prep.* and *adv.*, before, in front. Composed of *de* and *avant*. Derivative, devancer, to anticipate.

DIMANCHE, *subst.*, Sunday; Old French *diemencke*, from Lat. *dies-dominica*, the Lord's Day.

DONC, *adv.*, then. Aphæresis of Old French *adonc*, from Lat. *ad-tunc*, according to Brachet.
——— From Lat. *de-unquam;* Ital. *dunque*, according to Littré.

DONT, *adv.*, then; *pron.*, whom, whence; Old French *d'ond*, from Lat. *de-unde*.

EN, *adv.*, then; *pron.* of him, her, &c.; formerly *ent*, originally *int*, from Lat. *inde*, which had in popular Latin the sense of *ex illo*, *ab illo*.

ENCORE, *adv.*, again; formerly *ancore*, from Lat. *hanc horam*.

EUX, *pers pron. m. pl.*, they, them; formerly *eus*, originally *els*, from Lat. *illos*.

FOIS, *subst.*, time; from Lat. *vices*. *Cf.* Pro hac vice, pour cette fois.

GUÈRE, *adv.*, little, but little, not very. The word means "much" in Old French: "S'il eut guère vécu, il eust conquis toute l'Italie," says a 14th cent. chronicle. Guère is of German origin.

HIER, *adv.*, yesterday; from Lat. *heri*.

HORS, *prep.*, out; formerly *fors*, from Lat. *foris*. Derivative, hormis, except.

ICI, *adv.*, here; from Lat. *ecce-hic;* whence the adv. *ci:* ce livre-ci.

JAMAIS, *adv.*, ever; from *jà* and *mais*, with the sense of *magis*, more.

JE, *pers. pron.*, I; in the 11th cent. *jo*, in 9th cent. *io* and *eo*, from Lat. *ego*. About the middle of the 12th cent. *jo* was weakened into *je*, just as the Old French forms *ço*, *lo*, are softened into *ce*, *le*.

JOUR, *subst.*, a day; formerly *jor*, originally *jorn*, Italian *giorno*, from Lat. *diurnus*, properly diurnal, daily, then in Low Latin the length of time called a day. *Jornus* is found for *diurnus*, in Carolingian documents.

JUSQUE, *prep.*, as far as, until; from Lat. *de usque*, which became *diusque*; whence jusque by consonification of *di* into *j*. *See* JOUR.

LA, *adv.*, there; from Lat. *illac*.

LEUR, *adj.*, their; from Lat. *illorum*. *Leur*, representing *illorum*, was always invariable; it was in the 15th and 16th centuries that it began to take *s* in the plural. Leur, pers. pron., has the same etymology.

LORS, *adv.*, then; formerly *lores*, originally *l'ores*; from Lat. *hora*, with agglutination of the article. Derivative, lorsque, when.

MAINTENANT, *adv.*, now; present participle of maintenir, to maintain, taken adverbially: "while holding in hand."

MAIS, *conj.*, but; from Lat. *magis*. The original sense of "more" is still seen in the phrase Je n'en peux mais, I cannot do any more; (I cannot help it).

MALGRÉ, *prep.*, in spite of; from *mal* and *gré*, Lat. *gratum*.

MATIN, *subst.*, morning; from Lat. *matutinum*.

MEILLEUR, *adj.*, better; from Lat. *meliorem*.

MÊME, *adj.*, same; formerly *mesme*, originally *medisme*. Italian *medesimo*, from Lat. *metipsimus*, contracted from *metipsissimus*.

MIEUX, *adv.*, better; formerly *mieus*, originally *miels*, from Lat. *melius*.

MOINDRE, *adj.*, less, least; formerly *mendre*, from Lat. *minor*.

MOINS, *adv.*, less, lacking; from Lat. *minus*.

ŒIL, *subst.*, an eye; formerly *oil*, from Lat. *oculus*, by regular contraction to oc'lus, found in popular Latin. *Oil* became *œuil*, then *œil*. *See* YEUX.

OU, *conj.*, or; Italian *o*, from Lat. *aut*.

OÙ, *adv.*, where; formerly *u*; Italian *ove*, from Lat. *ubi*.

OUI, *adv.*, yes; formerly *oïl*, from Lat. *hoc illud*. From Lat. *hoc* comes Old French form *o*, in the thirteenth century. "Ne dire ni o ni non=Ne dire ni oui ni non." Just as *hoc* became *o*, so the compound *hoc illud* (it is that same thing) became *oïl*. This form had answering to it the form *nennil* (*non illud*); and just as *nennil* lost *l*, and became *nenni* in Modern French, so *oïl* became *oï*, whence *oui*.

OR, *conj.*, now; formerly *ore* (properly, at this hour), from Lat. *hora*. Derivatives, lors, alors, encore, désormais, dorénavant.

PAREIL, *adj.*, alike; from Lat. *pariculus*, derived from *par*. *Pariculus* is found in very ancient mediæval Latin documents.

PAS, *adv.*, is the same as *pas*, subst., a pace; from Lat. *passus*. *Pas* is used as an adverb to strengthen the negation. It has the full force of the negative before a noun, an adjective, an adverb, etc.

Peu, *adv.*, little; Italian *poco*, from Lat. *paucus*.
Pire, *adj.*, worse; from Lat. *pejor*.
Pis, *adv.*, worse; from Lat. *pejus*.
Plusieurs, *adj. pl.*, several; from Lat. *pluriores*, derived from *plures*.
Point, *adv.*, is the same as *point*, subst., a point; from Lat. *punctum*. Point is used as an adverb to strengthen the negation. *See* Pas.
Près, *prep.*, near; Italian *presso*, from Lat. *pressus*, properly pressed close, hence near. Derivatives, après, presque.
Puis, *adv.*, afterwards; from Lat. *post*. Derivatives, puisque, depuis.

Quand, *adv.*, when; *conj.*, though; from Lat. *quando*.
Quant, *adv.*, respecting; from Lat. *quantum*.
Que, *rel. pron.*, whom, that; from Lat. *quem*.
—— *conj.*, that; from Lat. *quod*. Also from Lat. *quam*, in the the connection *plus* . . . *que*, which is Lat. *plus* . . . *quam*.

Rien, *subst.*, a thing (etymological sense); from Lat. *rem*. When joined with a negative it means "no thing," (*nihil*), just as ne . . . personne=*nemo*. People having become accustomed to take this substantive with *ne* so as to form a negative expression, *rien* took the meaning of "nothing," when used by itself, as, for instance, in the phrase, "On m'a donné cela pour rien," I had that for nothing; I had not to pay for that. By this account of the sense of *rien* we may explain the passage of Molière in which it is at once negative and positive:—

> Dans le siècle où nous sommes,
> On ne donne rien pour rien.
>
> —Ecole des Femmes, ii., 2.

Sans, *prep.*, without; formerly *sens*, from Lat. *sine*.
Semaine, *subst.*, a week; in the 13th cent. *sepmaine;* Italian *settimana*, from Lat. *septimana* (found in the Theodosian Code).
Si, *adv.*, so; from Lat. *sic*. Derivatives, ainsi, aussi.
Sous, *prep.*, under; formerly *sos*, Italian *sotto*, from Lat. *subtus*.
Souvent, *adv.*, often; Italian *sovente*, from Lat. *subinde*, found in Pliny, x., 34.
Sur, *prep.*, on, upon; from Lat. *super*.
Sûr, *adj.*, sure; formerly *seur*, originally seür, from Lat. *securus*.

Très, *adv.*, very; from Lat. *trans—lit.*, beyond; then, later, "very."

Y, *adv.*, there. Old French *i*, originally *iv*, Italian *ivi*, from Lat. *ibi*. In Merovingian Latin *ibi* takes the sense of *illi*, *illis*.

YEUX, *subst.*, plural of oeil, eyes, is formed thus :—Old French *oeil* became *ieuil*, then *ieul*, which being in the plural *ieuls* became *ieus* by losing *l* (*cf.* illos, *eux*) ; *ieus*, also written *yeus*, became *yeux* by s = x.

Londres : Imprimerie Rankin et Cie., Drury House, St. Mary-le-Strand, W.C.

no. 6

Hachette's French Classics.

PHÈDRE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

J. RACINE.

With Grammatical and Explanatory Notes

BY

HENRI BUÉ, B.-ÈS-L.
FRENCH MASTER AT MERCHANT TAYLORS' SCHOOL.

THIRD EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W.C.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.
BOSTON: CARL SCHOENHOF.

1886.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
DRURY COURT, W.C.

TO

THE REVEREND WILLIAM BAKER, D.D.

Late Fellow and Tutor of St. John's College, Oxford;

HEAD MASTER OF MERCHANT TAYLORS' SCHOOL,

This Volume is respectfully Inscribed

BY

HENRI BUÉ.

PHÈDRE.

TRAGÉDIE IMITÉE DE "L'HIPPOLYTE" D'EURIPIDE.

1677.

COMME "le Cid" de Corneille, la "Phèdre" de Racine fut persécutée dès sa naissance, mais, moins heureuse que "l'Amant de Chimène," elle ne put triompher des efforts de la cabale.

Madame Deshoulières, la duchesse de Bouillon et le duc de Nevers, ligués contre Racine en faveur de Pradon, firent, à force d'argent, réussir la "Phèdre" de ce dernier et tomber celle de Racine.

Racine conçut un tel chagrin de cette injustice qu'il abandonna le théâtre pendant douze ans.

Voici l'opinion de Boileau sur la pièce de Racine :—

> "Eh ! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
> De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
> D'un si noble travail justement étonné,
> Ne bénira d'abord le siècle fortuné
> Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
> Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?"
>
> (Ep. vii. à M. Racine. 1677.)

SOMMAIRE.

ACTE PREMIER.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, annonce à Théramène, son gouverneur, le dessein qu'il a de quitter Trézène. La véritable cause de cette résolution est son amour pour Aricie ; il doit résister à cet amour parce qu'Aricie est la sœur des ennemis de son père, qui a condamné sa captive au célibat.

Phèdre, épouse de Thésée et belle-mère d'Hippolyte, accablée d'un chagrin "qu'elle s'obstine à taire," a résolu de mettre fin à sa vie. Œnone, sa nourrice, à force d'obsessions, lui arrache son terrible secret ; Phèdre lui dévoile sa passion fatale pour Hippolyte.

Sur ces entrefaites on vient annoncer que Thésée est mort, et que les Athéniens divisés veulent élire pour lui succéder, les uns le fils de Phèdre, d'autres Hippolyte, d'autres enfin Aricie.

Œnone persuade à Phèdre d'abandonner son sinistre projet de suicide, et de s'occuper des intérêts de son fils ; elle insinue que, Thésée étant mort, sa maîtresse peut aimer Hippolyte sans crime.

ACTE DEUXIÈME.

Hippolyte rend la liberté à Aricie, abandonne en sa faveur ses prétentions au trône d'Athènes, et lui déclare son amour.

Phèdre, inquiète du sort de son fils, vient trouver Hippolyte dans l'intention d'implorer sa clémence et son appui, mais lorsqu'elle est en présence de celui qu'elle aime, aveuglée par sa passion, elle lui en fait l'horrible aveu; puis, voyant combien elle s'est rendue odieuse à Hippolyte, elle lui arrache son épée pour s'en percer; Œnone l'empêche d'accomplir son dessein et l'entraîne.

Hippolyte apprend que les Athéniens ont choisi pour les gouverner Phèdre et son fils, et que la mort de Thésée est mise en doute.

ACTE TROISIÈME.

Phèdre ne peut renoncer à sa fatale passion, et espère fléchir Hippolyte en lui faisant offrir la couronne d'Athènes; Œnone lui annonce que Thésée est vivant, qu'il est à Trézène.

A cette nouvelle Phèdre veut d'abord attenter à sa vie; puis elle cède aux perfides conseils de sa nourrice, et consent à laisser soupçonner Hippolyte du crime dont elle est elle-même coupable.

Thésée, de retour, trouve Phèdre dans le plus grand trouble; elle s'éloigne de lui disant qu'elle est indigne de l'approcher.

Hippolyte, interrogé, répond en demandant la permission de quitter les lieux habités par Phèdre. En proie à d'affreux soupçons, Thésée va trouver Phèdre pour savoir la vérité.

ACTE QUATRIÈME.

Thésée, trompé par Œnone, croit qu'Hippolyte est coupable; il accable son fils de reproches, et supplie

Neptune de le punir. En vain Hippolyte proteste de son innocence, et déclare que c'est Aricie qu'il aime; Thésée ne veut rien entendre, et le bannit de sa présence.

Phèdre, poussée par le remords, vient trouver Thésée pour désavouer sa nourrice; mais lorsqu'elle apprend qu'Hippolyte aime Aricie, sa jalousie l'emporte sur sa bonne résolution, et elle laisse partir Thésée sans l'avoir détrompé.

ACTE CINQUIÈME.

Hippolyte avant de s'éloigner obtient d'Aricie la promesse qu'elle le rejoindra plus tard dans un temple pour s'unir à lui.

Thésée, inquiet, soupçonneux, demande aux dieux de l'éclairer. Il interroge Aricie, dont le discours plein de réticences augmente son incertitude et ses craintes.

Panope, femme de la suite de Phèdre, annonce qu'Œnone s'est précipité dans la mer, et que sa maîtresse veut s'ôter la vie; enfin Théramène, dans un récit bien célèbre, raconte la mort d'Hippolyte.

Phèdre, qui s'est empoisonnée, vient avant de mourir déclarer qu'elle seule est coupable et qu'Hippolyte est innocent.

Thésée, accablé de chagrin, veut rendre les derniers honneurs à son fils, et adopter Aricie pour sa fille.

GENERAL NOTES.

The notes and explanations will be found at the end of each play. They are arranged in accordance with the acts and scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the names of the *dramatis personæ*, the running title, or the stage directions.

In the seventeenth century the two letters *ai* preceding the consonants *s* and *t* in the infinitives, present and imperfect tenses, and conditional mood, of some verbs, used invariably to be written *oi*, as

For	connaître	one finds	connoître.
„	je connais	„	connois.
„	il connaît	„	connoît.
„	je voudrais	„	voudrois.
„	il voudrait	„	voudroit.
„	il fallait, &c.,	„	falloit, &c.

The Editors have preferred pointing this out in a note, to altering the text.

PHÈDRE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope, reine des Amazones.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.

PHÈDRE.

ACTE I.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Elide, et laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.*

* Ce voyage entrepris par l'ordre d'Hippolyte pour chercher Thésée rappelle celui de Télémaque à la recherche d'Ulysse dans l'*Odyssée*. Racine a pu s'en souvenir. Mais le voyage de Théramène est plus long que celui de Télémaque. *Les deux mers que*

Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère ?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
Enfin en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé ! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.

sépare Corinthe ne doivent probablement pas s'entendre seulement de la mer de Crissa et de la mer Saronique, mais de la mer Ionienne et de la mer Egée. Théramène va jusqu'en Epire, où l'Achéron se perd dans le lac Acherusia, puis il visite l'Elide sur la côte occidentale du Péloponèse, double le promontoire de Ténare au sud de la même péninsule, et de là va jusqu'à la mer Icarienne qui baigne le littoral de l'Asie Mineure.

Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante et qui cherche à mourir ?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi ? vous-même, Seigneur, la persécutez-vous ?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides*
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocents appas ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée ?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
Aimeriez-vous, Seigneur ?

* Les Pallantides étaient les fils de Pallas, ou, comme l'appelle Racine au vers 330, de Pallante, fils de Pandion et frère d'Egée. Quand ils virent Thésée reconnu pour le fils d'Egée et l'héritier de la royauté d'Athènes, à laquelle ils prétendaient, ils conspirèrent contre lui et lui dressèrent une embuscade. Thésée les tailla en pièces ; et après ce meurtre, il alla à Trézène pour se faire purifier. Voyez Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre xiii. ; et Pausanias, livre i., chapitre xxii.

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire ?
Toi, qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Epidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux ;
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée ;
Salamine témoin des pleurs de Péribée ;
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés :
Ariane aux rochers contant ses injustices,*
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours,
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié ?
Et les Dieux jusque-là m'auroient humilié ?
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

* Le vers de Racine fait allusion aux plaintes célèbres d'Ariane dans Catulle.

Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon père la réprouve ; et par des lois sévères
Il défend de donner des neveux à ses frères ;
D'une tige coupable il craint un rejeton ;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,
Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMÈNE.

Ah ! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; et depuis quelques jours
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent ;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez ;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone ?

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

ŒNONE.

Hélas ! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal ?
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas !

ŒNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame ; et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

ŒNONE.

Quoi ? vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi, Madame ?

PHÈDRE.

Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah, Dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien ! votre colère éclate avec raison ;
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des Dieux.

Mais ne différez point : chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ? de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez. Epargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première.
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux. Lève-toi.

ŒNONE.

Parlez, je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! O fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

ŒNONE.

Oublions-les, Madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

ŒNONE.

Hippolyte ? Grands Dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi ;
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler ;
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :

Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte ; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière * à sa proie attachée.†
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas.
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

* *Toute entière* est l'orthographe de toutes les éditions publiées du vivant de Racine.

† In me tota ruens Venus.
—(Horace, Ode xix. du livre i., vers 9.)

in same place
grad. brought to a crisis
Dram. Unity { Time / Place / Manner

SCÈNE IV.

PHÈDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux ;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la Reine abusée
En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
Et que par des vaisseaux arrivés dans le port
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage.
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'Etat l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez. La Reine, qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre ;
Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre ;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix ;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face :
Le Roi n'est plus, Madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocents, portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable ;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils en ce moment funeste
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu ?
Ismène, dis-tu vrai ? N'es-tu point abusée ?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi ?
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi ?

ISMÈNE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;

Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.*

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés ?

ISMÈNE.

Thésée est mort, Madame, et vous seule en doutez :
Athènes en gémit, Trézène en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnoît Hippolyte.
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère ?
Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi ?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite ;
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte ;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre :
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.

* Virgile a dit (*Enéide*, livre vi., vers 425) :

Evaditque celer ripam irremeabilis undæ.

Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères,* quel espoir d'une illustre maison!
Le fer moissonna tout; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erechthée.
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi:
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grâce à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, et non point les foiblesses.
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée:
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée

* Plutarque, dans la *Vie de Thésée* (chapitre iii.), porte à cinquante le nombre des Pallantides.

D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une âme insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné :
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte ;
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit? Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :
Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvoit à l'univers le cacher si longtemps.
Les Dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Ecoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;

Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi,
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, et le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter.
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais si pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurois sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
Assez dans ses sillons votre san englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
Et que la vérité passe la renommée !
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir ?
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame ?
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE.

Quoi ? Seigneur.

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cède à la violence.
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre : il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages ;*
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !

* Ce passage rappelle les fameux vers de Lucrèce (1 et 2 du livre ii.) :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette âme si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
  Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien
Quel étrange captif pour un si beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère ;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la Reine vient, et je l'ai devancée.
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre ? Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore !
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, et suivez vos généreux desseins
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt ? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne, et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.*

PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE (*à* ŒNONE).

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

* Dans cette admirable scène, Racine doit beaucoup, non plus à Euripide, qui n'a rien de semblable, mais à Sénèque. Racine

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père ; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits.
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
En public, en secret contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse.

nomme Sénèque dans un passage de sa préface ; mais il ne dit pas (le P. Brumoy le lui a reproché, *Théâtre des Grecs*, tome ii., p. 314) qu'il a puisé dans la pièce du poëte latin quelques-unes de ses plus belles inspirations.

Madame, je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah ! Seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter !
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.

Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit son visage
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.*
Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée ;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;
Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
Se seroit avec vous retrouvée, ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

* On nomme quatre filles de Minos ; mais Racine, dans ce qu'il fait dire ici à Phèdre, paraît n'avoir en vue qu'elle-même et sa sœur Ariane.

PHÈDRE.

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connois donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.

Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !
Mais on vient. Evitez des témoins odieux ;
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur ?

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phèdre... Mais non, grands Dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli.

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, Seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus.
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus. upper hand

HIPPOLYTE.

Phèdre ?

THÉRAMÈNE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes
De l'Etat en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Epire.
Mais moi qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; et quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt: je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein?
Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi? me l'a-t-il arrachée?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos,
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'Etat embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi régner! Moi ranger un Etat sous ma loi,
Quand ma foible raison ne règne plus sur moi!

Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
Quand je me meurs !

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter.

PHÈDRE.

Il n'est plus temps. Il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer.
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer,

ŒNONE.

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable ?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée !
Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux ?

PHÈDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison.
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible :
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher ;
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher ;
Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone ; fais briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadème ;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander ;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père.
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens ;
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis* ; plains-lui Phèdre mourante ;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
Je t'avoûrai de tout ; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE (*seule*).

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?

* Tel est le texte de l'édition de 1697. Les précédentes donnent ainsi ce vers :

Presse, pleure, gémis ; peins-lui Phèdre mourante.

Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait ; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit ; et bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi : nos causes sont pareilles.
Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Œnone ? On me déteste, on ne t'écoute pas.

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée :
Le Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux ;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple, pour le voir, court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, Œnone, c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi ?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit ; mais tu n'as pas voulu.
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez ?

PHÈDRE.

Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître, et son fils avec lui.

Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants* quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;
Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre ;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même en expirant appuyez ses discours.

* Phèdre avait deux fils : Acamas et Démophon.

PHÈDRE.

A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
Je serai devant lui trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
Vous le craignez. Osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence ?

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelque remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède.
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un père en punissant, Madame, est toujours père :
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame ; et pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient ; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah ! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÈDRE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame ; et dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants.
Je ne mérite plus ces doux empressements.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir ;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas :
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la Reine.
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur ;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages ;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposoit sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je ? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
Si je reviens si craint et si peu desiré,
O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Epire alloit ravir la femme ;
Je servois à regret ses desseins amoureux ;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.

Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.*
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds, et voisins de l'empire des ombres.
Les Dieux, après six mois, enfin m'ont regardé :
J'ai su tromper les yeux de qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
A ses monstres lui-même a servi de pâture ;
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher :
Que dis-je ? quand mon âme, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements :
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Epire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime et le coupable.
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?

* Plutarque dans sa *Vie de Thésée* (chapitre xxxi.) raconte que le roi des Molosses, Ædonée, donna Pirithoüs à dévorer à son chien Cerbère.

Dieux ! que dira le Roi ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison !
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve !
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

THÉSÉE, ŒNONE.

X THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son père?
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!
Projet audacieux! détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.*
Tous les liens du sang m'ont pu le retenir?
Et Phèdre différoit à le faire punir?
Le silence de Phèdre épargnoit le coupable?

ŒNONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable.
Honteuse du dessein d'un amant furieux
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phèdre mouroit, Seigneur, et sa main meurtrière
Eteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver;
Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

* Virgile a dit semblablement de l'épée, présent d'Énée, et dont s'arme Didon, prête à se frapper (*Enéide*, livre iv., vers 647):

.... Non hos quæsitum munus in usus.

THÉSÉE.

Le perfide ! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse ;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré ?

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle ;
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah ! le voici. Grands Dieux ! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi ?

Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre.
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté sa fureur
Tu m'oses présenter une tête ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu.
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobe éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis; et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père.
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite ;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phèdre enseveliroit ta brutale insolence.
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés;
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.*
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.

* Pitthée, roi de Trézène, était l'aïeul maternel de Thésée. Thésée avait été élevé par lui, et lui avait lui-même confié l'éducation d'Hippolyte. Dans le prologue d'Euripide (vers 11), Hippolyte est nommé le disciple du vertueux Pitthée :

Ἱππόλυτος, ἁγνοῦ Πιτθέως παιδεύματα.

On sait de mes chagrins * l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux:
Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton âme indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense:
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore, et mon âme, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? ciel! Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime.
Je venois en tremblant vous le dire à vous-même.
Hé quoi? de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

* Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 définit le mot *chagrin*: "fâcheuse, mauvaise humeur." C'est ici, plus particulièrement, "humeur sévère, austère."

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice.
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère ?
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, Seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi ? ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue :
Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III.

THÉSÉE (*seul*).

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux mêmes terrible,

M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois ; et je sens que malgré ton offense
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père en effet fut-il plus outragé ?
Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable ?

SCÈNE IV.

PHÈDRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi.
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encore, épargnez votre race,
Respectez votre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée.
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi ? vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi ? craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes ;
Echauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :
Sa fureur contre vous se répand en injures :
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;

Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, Seigneur ?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi :
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice :
Je vais moi-même encore au pied* de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V.

PHÈDRE (*seule*).

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
Quel coup de foudre, ô ciel ! et quel funeste avis !
Je volois toute entière† au secours de son fils ;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir ?
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir ;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi !
Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !
Ah, Dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre toute mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace ;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir ;
Et je me chargerois du soin de le défendre ?

* Plusieurs éditeurs modernes ont remplacé *au pied* par *aux pieds*.

† Voir p. 24, note *.

SCÈNE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

ŒNONE.

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir :
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

Œnone, qui l'eût cru ? j'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment ?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie ?

PHÈDRE.

Ah ! douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?

Les a-t-on vus* souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence.
Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence ;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;
La mort est le seul dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer ;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir :
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;
Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?

* Les éditions imprimées du vivant de Racine ont : *Les a-t-on vu*, et non *vus*. C'était au dix-septième siècle un usage assez ordinaire de laisser sans accord le participe suivi d'un infinitif.

Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis? et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue?
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dan les tourments une pénible vie.

ŒNONE.

Hé! repoussez, Madame, une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les Dieux même,* les Dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable ;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer !
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

ŒNONE (*seule*).

Ah, Dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix ? Je l'ai bien mérité.

* Il y a *même*, sans *s*, dans toutes les anciennes éditions.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

Quoi? vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime?
Cruel, si de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vouz consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux.
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Eclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des Dieux osons nous confier:
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;

Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite ;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné ;
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrâce y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens.
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens ;
De puissants défenseurs prendront notre querelle ;
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris ;
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser.
Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer ?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace ?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas ! qu'un tel exil, Seigneur, me seroit cher !
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée !
Mais n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?
Je sais que sans blesser l'honneur le plus sevère,
Je me puis affranchir des mains de votre père :
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents ;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur ; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous :
Fuyez mes ennemis, et suivez votre époux.

Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
  Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain :
Le perfide y reçoit un châtiment soudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel ;
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère ;
Nous le prîrons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom.
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez ; et laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame! Que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité:
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends: il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage:
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez: repentez-vous de vos vœux homicides;

Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes;
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat:
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables:
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV.

THÉSÉE (*seul*).

Quelle est donc sa pensée? et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'Œnone sorte, et vienne seule ici.

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la Reine médite,
Seigneur, mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint;
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.*
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la Reine:
Le trouble semble croître en son âme incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit; et changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur: daignez la secourir.

* "On a remarqué que Racine était le seul des trois tragiques qui ont traité le sujet de *Phèdre*, chez qui la Nourrice soit punie. C'est une faute de mœurs dans Euripide et dans Sénèque, et que Racine ne pouvait pas commettre. On assure qu'il en a l'obligation à un Gilbert, qui avait fait une *Phèdre* où Œnone est aussi noyée" (*Note de l'édition de* 1807).—En effet, dans l'acte v., scène 5, de l'*Hippolyte* de Gilbert, Pasithée répond à Thésée qui s'informe du sort d'Achrise:

> Dans les flots de la mer elle a fini ses jours.
> De son crime elle-même a payé le salaire.

Mais ce qui n'appartient qu'à Racine, c'est l'effet produit par cette nouvelle de la mort volontaire d'Œnone, annoncée à Thésée au moment où le doute entre dans son esprit.

THÉSÉE.

O ciel! Œnone est morte, et Phèdre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre!
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus? Hé quoi? quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatients ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char; ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés;
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.

Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume. bits
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers des rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte

Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit :
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
"Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
Qu'il lui rende..." A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet, où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

THÉSÉE.

O mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi ! *
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.

* Tuque semper, genitor, iræ facilis assensor meæ.
(Sénèque, *Hippolyte*, vers 1207.)

Elle approche : elle voit l'herbe rouge et fumante ;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur ;
Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux ;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle ; Ismène, toute en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah ! que j'ai lieu de craindre ! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
Mais, Madame, il est mort, prenez votre victime :
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.

Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques au soin dont m'honorent les Dieux ;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence :
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah ! père infortuné !
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE.

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste ;
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déjà tranché ma destinée ;
Mais je lassois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage :

Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils souilloient, toute sa pureté.*

PANOPE.

Elle expire, Seigneur !

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

* Dans Sénèque, Phèdre, après s'être accusée elle-même, se frappe d'une épée :

. . . . . : . . . Hac manu pœnas tibi
Solvam, et nefando pectori ferrum inseram,
Animaque Phædram pariter ac scelere exuam.

(Vers 1176-1178.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

I in 15th cent no Fut. had j'ai (a) parler
tu as (à) parler

Cut it off & put on the end.

Take out ... in Phèdre.

Surrendre:
{rendre - to give up
{se - oneself - becomes sur

NOTES.

ACT I.

Scene I.

Page **13** ***line*** **6**—J'ignore le destin d'une tête si chère: I am ignorant of the fate of one so dear. Remark that *ignorer* never has the meaning of the English *to ignore*, *i.e.*, not to recognise. There are many examples in poetry of *tête* used, as above, for *personne*. *Cf.* "Οἰδίπου κάρα," &c., Soph. O. T., 40; and "capitisque injuria cari," Virg. Æ. 4, 354.

13 13—Chez les morts: In the infernal regions; in the kingdom of the dead.

13 14—Le Ténare: Tænarus, a promontory in Laconia, now Cape Matapan.

13 15—Icare: Icarus, a son of Dædalus, who on his flight from Crete fell into the Ægean Sea, part of which was named after him.

14 6—Nouvelles amours: ". . . Abstract nouns ending in *or*, masculine in Latin, have become feminine in French. . . . *Honneur*, *amour*, *labeur*, are the only French masculine substantives derived from masculine Latin nouns ending in *or*, and yet *honneur* was feminine in the Middle Ages, as well as *amour*. . . . These feminine nouns vexed the Latinists and pedants of the sixteenth century, who, wishing to restore the gender they had in Latin, created *le labeur* from *labor*, and tried to make *amour* of the masculine only. This attempt failed, but from that time *amour*, by a strange rule, has become masculine in the singular and feminine in the plural" ("The Public School French Grammar," by A. Brachet, &c.)

14 18—D'Athène et de la cour: The correct spelling is *Athènes*, but, in poetry, the *s* may be dropped whenever the metre or euphony require it.

Page 15 *line* 11—Sang : Race, family. Aricia was the sister of the Pallantides, sons of Pallas, brother of Ægeus. They conspired against Theseus, and were massacred by him.

16 5—Une mère amazone : Hippolytus was the son of Antiope, an Amazon. The Amazons were a community of warlike women who dwelt on the river Thermodon, in Asia Minor.

16 14—De l'absence d'Alcide : Alcides, or Hercules, so famous for his exploits, had been received among the gods.

16 16—Procruste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis : Procrustes, *i.e.*, "The Stretcher," waylaid travellers, tied them upon a bed, and stretched or cut their limbs to make them of the same size as the bed. Cercyon killed all strangers whom he overcame in wrestling. Sciron compelled those whom he caught to wash his feet on the Scironian rock, and kicked them into the sea, where a tortoise devoured their bodies. Sinis or Sinnis fastened his victims to the top of a fir tree, which he bent and then let spring up again.

16 17—Du géant d'Epidaure : Periphates, a robber of Attica, son of Vulcan.

16 18—Minotaure : Minotaurus, a monster, half man and half bull, which devoured every year the seven youths and seven maidens whom the Athenians were obliged to send to Crete as a tribute. Theseus went as one of the seven youths, and slew the monster.

16 22—Péribée : Peribæa, condemned by her father to be thrown into the sea, was hidden in the island of Salamis, where Theseus found her.

16 25—Ariane : Ariadne, daughter of Minos, and sister of Phædra, fell in love with Theseus, and gave him the clue of thread by means of which he found his way out of the Labyrinth of the Minotaur. Theseus promised to marry her, but abandoned her.

17 25—Antiope. *See* note on page 16, line 5.

17 27—Mais que sert d'affecter un superbe discours ? What is the use of affecting such pride in your speech ? Remark "*que* sert," although we say *servir à*, and compare this expression with the Latin one, "*quid* prodest."

Scene III.

Page 18 *line* 20—Je revoi : "Notice that in the first person (singular) the verbs in *-er* do not take an *s*, WHILE THE OTHER CONJUGATIONS DO. . . . The French language did not originally possess an *s*, because the first person never took an *s* in Latin. . . . On the other hand, this *s* was a distinctive characteristic of the second person. . . . The modern final *s* of the first person singular is, therefore, contrary to etymology" ("Pub. Sch. Fr. Grammar," by A. Brachet, &c.). In line 20, page 18, the old form is used in order that the two syllables which rhyme may be spelt alike.

19 13— . . . Auteur d'une triste famille: Founder of an unhappy race. Phædra's mother, Pasiphae, was the daughter of Helios (the sun).

22 14—Ariane ma sœur. *See* note on page 16, line 25.

22 16—Ennui : In lofty style *ennui* is a word of great force; in ordinary parlance its meaning has been considerably weakened. Both Littré and Brachet seem to prefer the etymology *in odio*, "est mihi *in odio*," cela m'ennuie, to *noxia*, hurt, injury.

23 12—Voyage infortuné ! Rivage malheureux : Littré in his dictionary quotes this line to show that *rivage* is used "*par extension*" for *contrée*, *pays*. Allusion is made here to Trœzen; *see* page 24, line 18.

24 26—Une flamme si noire : So criminal a love.

Scene IV.

25 14—Au fils de l'étrangère: Hippolytus. *See* note on page 16, line 5.

Scene V.

26 24—Que Minerve a bâtis : Athens.

ACT II.

Scene I.

27 6—Écartés : Kept away. Écarter, to discard; *es* (ex) and *carte*, card. Remark initial *é* in French, initial *s* in Latin and in English in the following: état, status, state; étole, stola, stole; éponge, spongia, sponge; épouse, sponsa, spouse, &c., &c.

Page 27 *line* 18—Pirithoüs : Pirithous, King of the Lapithæ, in Thessaly, invaded Attica, but when Theseus came to oppose him, he conceived a warm admiration for him, and became his friend.

27 19—Le Cocyte : Cocytus, a river in Epirus, a tributary of the Acheron, supposed to be connected with the lower world.

28 18—Depuis quel temps : Depuis combien de temps.

28 24—Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre : His bearing did not seem at all to justify that reputation.

29 1—Courage : Here, pride.

29 14—But à regret le sang des neveux d'Erechthée : Erechtheus was brother of Pallas, the father of Aricia and the Pallantidæ. He was said to be son of the Earth, hence the point of the expression, *à regret.*—"Sons of the Earth," a mythical way of representing that the people so styled were indigenous, *i.e.*, aborigines, αὐτόχθονες.

29 17, 18—On craint que, &c. : Remark the antithesis between *flamme*, flame (love), and *cendre*, ashes. It may be translated : They fear lest some day the sister should with Hymen's torch rekindle her brothers' ashes.

SCENE II.

30 19—Avant que de partir : Littré tells us that one can say equally well avant *de* faire and avant *que de* faire, and that avant *que* faire is used in poetry.

30 25—La parque homicide : The doom of death.

30 31—J'ai plaint : Plaindre is used here in the sense of *regretter*. Plaindre les malheureux, to pity the unfortunate ; plaindre sa peine, la dépense, to grudge the trouble, the expense.

31 21—De ce fameux mortel que la terre a conçu : Erechtheus. *See* page 29, line 14.

31 32—Est votre bien : Is your own. Bien, property ; biens au soleil, landed property.

32 7—Vous trahir : To act against your own interest.

32 26—Insulter à : To deride, to scoff at.

32 30—Par quel trouble . . . : What feeling has carried me so far from my former self, *i.e.*, has so altered me. Note.—Do not give yourself the trouble, ne vous donnez pas cette peine ; he has had great troubles, il a eu de grands ennuis, de grands chagrins.

Page 33 *line* 10—À l'envi : The idea might be expressed here by, everything conspires to. Etym.—Littré condemns *invicem*, and gives, like Brachet, *invitus*.

SCENE V.

35 4—Mes alarmes: My anxiety, alarm. *Alarum* and *alarme* have a common Italian origin: all' arme, to arms.

35 13—Des sentiments : Remark *des* here, after the negative, although the general rule is to suppress the article. In this case the idea of the negative is connected, not with *sentiments*, but with *bas;* he has feelings, but they are not low.

35 14—Quand : Even if. Quand même, quand bien même.

35 18—Aux bords : Used here, like *rivage* on page 23 line 12, simply for *pays*.

36 3—Auroit pour moi pris les mêmes ombrages : Would have been equally jealous of me.

36 23—Tout mort qu'il est : Although he is dead. Remark the indicative with *tout . . . que;* the subjunctive would be necessary with *bien . . . que, quoique.*

37 25—Que Thésée *est* mon père : Generally when the principal clause is interrogative, the verb of the subordinate clause must be in the subjunctive, because there is doubt, uncertainty; but when, in spite of the interrogation, there is no doubt inferred, the indicative is used. Hippolytus here wishes to bring Phædra back to a sense of her duty by warning her that she is forgetting, &c. . . . In the next line the indicative can be explained in a similar way. Phædra repudiates the accusation. Girault-Duvivier calls this interrogation "l'interrogation des rhéteurs."

SCENE VI.

39 11—Interdit, sans couleur : Abashed and pallid.

39 17—La voile : The ship.

> "I have sixty sails; Cæsar none better"
> —(Shakespeare).

40 9—Puisse : Remark the subjunctive after *quelque que*.

ACT III.

Scene I.

Page 41 *line* 11—Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein? The usual way of expressing this idea would be, "Me détournois-tu de . . ." Racine's turn is much quicker and more forcible. Phædra refers to her nurse's preventing her from striking herself with Hippolytus's sword (act ii., end of scene 5): "Why did you avert the self-sought death?" Remark *funeste*, used here with all the force of its Latin etymology: "funestus," causing death.

41 22—Embrasser: Used here in the sense of, to take in hand, to undertake. Proverb: Qui trop embrasse mal étreint—one must not have too many irons in the fire.

42 20—Peu s'en faut: Very nearly. This expression has been criticised as too colloquial for a tragedy; remark, however, that it is put here in a nurse's mouth. It is to be found in Corneille's tragedies, &c.

42 29—Barbare: A foreigner. Œnone uses the word in the sense of the Greek "βάρβαρος"; in the next line Phædra uses it for "hard-hearted," "unfeeling."

43 4—Ne sont plus de saison: Come too late. This expression in 1677 was probably not considered so colloquial as it is now, and therefore did not seem out of place in a tragedy.

43 24—Je t'avoûrai de tout: I shall approve and sanction all you do. The usual spelling is *avouerai*; the *e* is no longer pronounced, and *avouerai* counts now as a word of three syllables in poetry; though formerly the *e* being pronounced, the word was one of four syllables.

43 29—Tous tes traits ont porté: All thy shafts have hit the mark.

Scene III.

44 20—Mais tu n'as pas voulu: But you would not believe me. "Me croire," or some verb expressing a similar idea, is evidently understood here.

Page 45 *line* 13—Je les rappelle toutes: The reflective form is the one generally used—"Je me les rappelle toutes": I remember them all. Mark "je me rappelle cela," and "je me souviens *de* cela."

45 18—Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre:

> Utque adeone mori miterum est?
> Virgil, Æn. xii., 646.

Remark the idiomatic use of *que*; the sentence would be correct without it also.

45 28—L'un ni l'autre: Littré blames grammarians for having made the rule that *ni* must be repeated: *ni l'un ni l'autre.* He quotes examples of one *ni* only in poetry, and suggests that this might be imitated in prose. To ourselves, however, it seems that such omission can only be by a poetical licence.

45 33—C'en est fait: No hope is left, *i.e.*, If you kill yourself you will certainly be thought guilty.

46 22—D'un prix à qui tout cède: Valued above all things. "*Qui, in the genitive, dative, and ablative* (*i.e.*, governed by a preposition), *can be employed with reference to persons only.*" This rule, made by Vaugelas (1585-1650), has been repeated by all the grammarians who succeeded him; but if grammarians are unanimous in proclaiming it, our great writers have been the same in breaking it" (Marty-Laveaux).

46 29—Commettre: To expose to danger.

Scene V.

48 18—Hercule respirant . . . : Hercules, hearing of your famous deeds, rested, and relied on you to continue his labours.

49 7—M'ont regardé: Looked upon me favourably; pitied me.

49 15—Frémissement: Sings. of fear, of dread.

ACT IV.

Scene I.

51 14—Un père déplorable: An unhappy father. In ordinary parlance *déplorable* is used in reference to things, in lofty style, to persons.

Page 51 *line* 22—D'interprète à ses larmes : Phædra, in scene 4, act iii., did not accuse Hippolytus, but wept and declared herself unworthy of appearing before Theseus. In Euripides, Hippolytus is accused in a letter found on Phædra's corpse; in Seneca, Phædra complains of violence, and shows the sword Hippolytus has left in her hands.

52 12—Me range auprès d'elle : Attend to her.

Scene II.

55 5—Principe : Here, cause.

55 18—Tu te feins criminel : "Aricie" being the sister of the enemies of Theseus, and Theseus having condemned her never to marry, the love of Hippolytus was, in his father's eyes, criminal.

56 5—Les colonnes d'Alcide : Mount Calpe (Gibraltar) and Mount Abyla, on the African coast opposite, were called the columns of Hercules, from the fable that they were originally one mountain, torn asunder by Hercules.

56 10—Honore *and* applaudisse are in the subjunctive in obedience to the following rule : after the relatives *qui*, *que*, *dont*, *où*, the subjunctive must be used if uncertainty is implied, otherwise the indicative is required. Theseus does not know if Hippolytus will find friends such as he describes; if he knew of any such and was referring his son to them, the indicative would be the proper mood.

Scene III.

56 22—Par le fleuve : The Styx, the principal river in the nether world, by which the most solemn oaths were sworn.

57 4—Mes entrailles : My heart. Lat. *præcordia*, used in the same sense in poetry.

Scene V.

58 24—Fût : Racine has several times used the subjunctive after *penser* when we should now prefer the indicative.

Scene VI.

61 10—De ce sacré soleil : *See* note on p. 8, line 7.

61 11—J'ai pour aïeul : Minos, Phædra's father, was the son of Zeus (Jupiter) and Europa.

62 19—Lâches adresses : Artful wiles.

ACT V.

Scene I.

Page 63 *line* 20—Sous quel sceau: On what condition. The condition was secrecy; *sous le sceau du secret.*

64 16—Assemblant nos débris: Joining us in a common ruin. *Débris*, from *dé* and *briser*, to break; the shattered remains of anything.

64 28—Me . . . dérober: To flee. *Cf.* the English, to steal away.

64 33—Ma gloire: My virtue.

Scene III.

66 9—Une amour éternelle: Remark here *amour* feminine in the singular. *See* note on *nouvelles amours*, page 3, line 20. We find, page 49, line 20, "amour mater*nelle.*" Ménage, in his "Observations," published in 1672, says:—"In prose *amour* is now masculine only, but it is still of both genders in poetry, oftener masculine, however, than feminine."

66 10—Ne vous assurez point sur: Do not put confidence in.

67 8—Des larmes véritables: Phædra's tears, so wickedly explained by the nurse, "J'ai servi malgré moi d'interprète à ses larmes," page 51, line 22.

Scene IV.

67 20—Pour me mettre à la gêne: To torture me. *Gêne* is found in Old French spelt *gesne, gehine, gehenne*, and comes from the Latin *gehenna* (derived from the Hebrew), a valley by Jerusalem where children were burnt as an offering to Moloch. *Mettre à la gêne*, same as *mettre à la question*, to torture. *Gêne* now signifies inconvenience, trouble, involved circumstances.

Scene V.

68 4—Teint: Generally complexion; here simply face.

68 19—Rompu: Destroyed. *Rompre* is to break, and is generally used of bigger objects, such as the main branches of a tree, the axle of a wheel, a bridge, etc.; *casser* for small objects. We should say, however, *rompre le cachet d'une lettre*, as well as *briser*, etc. To tear is *déchirer; briser* is to break in a great many pieces.

Page 69 *line* 3—Prêt de: In the 17th century *prêt* was used with *à* or *de* indifferently. Littré says:—"At the present time grammarians have settled that, in this sense (ready to), one must say *prêt à*; this decision is arbitrary, for custom admitted the preposition *de*."

SCENE VI.

70 18—Sa croupe le recourbe en replis tortueux: *Cf.* Virgil, Æn. ii., 208, "Sinuant que immensa volumine terga."

SCENE VII.

73 7—Quoi qu'ils fissent: Remark that both *quoi que*, whatever, and *quoique*, although, require the subjunctive.

73 30—Que Médée apporta dans Athènes: Medea, after poisoning her rival, had fled to Athens.

RANKEN & Co., Printers, Drury House, St. Mary-le-Strand, London.

no. 3

Hachette's French Classics.

LE TARTUFFE

COMÉDIE

PAR

Jean B. P. de MOLIÈRE

With Grammatical & Explanatory Notes

BY

JULES BUÉ,

Hon. M.A. of Oxford; Taylorian French Teacher, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858.

NEW EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.
PARIS: 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN.
BOSTON: CARL SCHOENHOF.

1887.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
DRURY COURT, STRAND.

INTRODUCTION.

Molière est de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observait; et même il a plus l'air de le savoir par cœur que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même.

Molière n'est jamais fin; il est profond: c'est-à-dire que lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies bien lues, pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est perdu; celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin; et ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin et moi, nous rions de très-bon cœur de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinens, et que nous serions furieux, si l'on nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière.

LE TARTUFFE.

C'est le pas le plus hardi et le plus étonnant qu'ait jamais fait l'art de la comédie. Cette pièce en est le *nec plus ultra:* en aucun temps, dans aucun pays, il n'a été aussi loin. Il ne fallait rien moins que le Tartuffe

pour l'emporter sur le Misanthrope; et pour les faire tous les deux, il fallait être Molière. Je laisse de côté les obstacles qu'il eut à surmonter pour la représentation et dont peut-être il n'eut jamais triomphé, s'il n'avait eu affaire à un prince tel que Louis XIV, et de plus s'il n'avait eu le bonheur d'en être particulièrement aimé : je ne m'arrête qu'aux difficultés du sujet. Que l'on propose à un poëte comique, à un auteur de beaucoup de talent, un plan tel que celui-ci : un homme dans la plus profonde misère, vient à bout, par un extérieur de piété, de séduire un honnête homme bon et crédule, au point que celui-ci loge et nourrit chez lui le prétendu dévot, lui offre sa fille en mariage, et lui fait, par un acte légal, donation entière de sa fortune. Quelle en est la récompense? le dévot commence par vouloir corrompre la femme de son bienfaiteur, et n'en pouvant venir à bout, il se sert de l'acte de donation pour le chasser juridiquement de chez lui, et abuse d'un dépôt qui lui a été confié, pour faire arrêter et conduire en prison celui qui l'a comblé de bienfaits.—J'entends le poëte se récrier : quelle horreur ! on ne supportera jamais sur le théâtre le spectacle de tant d'atrocités, et un pareil monstre n'est pas justiciable de la comédie. Voilà, sans doute, ce qu'on eût dit du temps de Molière, et ce que diraient encore ceux qui ne font que des comédies; car d'ailleurs ce sujet, tel que je viens de l'exposer, pourrait frapper les faiseurs de drames, et en le chargeant de couleurs bien noires, ils ne désespéreraient pas d'en venir à bout. Molière seul, *qui n'alla pas jusqu'au drame*, comme l'a dit très sérieusement le très-sérieux M. Mercier, s'avance et dit : c'est moi qui ai imaginé ce sujet qui vous fait trembler, et quand vous en verrez l'éxécution, il vous fera rire, et ce sera une comédie. On

ne le croirait pas s'il ne l'eût pas fait; car à coup sûr, sans lui, il serait encore à faire.

Molière qui croyait que la comédie pouvait attaquer les vices les plus odieux, pourvu qu'ils eussent un côté comique, n'eut besoin que d'une seule idée pour venir à bout de Tartuffe. Il est vrai qu'elle est étendue et profonde, et son ouvrage seul pouvait nous la révéler. —L'hypocrisie, telle que je veux la peindre, est vile et abominable; mais elle porte un masque, et tout masque est susceptible de faire rire. Le ridicule du masque couvrira sans cesse l'odieux du personnage; je placerai l'un dans l'ombre, et l'autré en saillie; et l'un passera à la faveur de l'autre. Ce n'est pas tout: je renforcerai mes pinceaux pour couvrir de comique les scènes où je montrerai mon Tartuffe; je rendrai la crédulité de la dupe encore plus visible que l'hypocrisie de l'imposteur; Orgon trompé seul, quand tout s'unit pour le détromper, en sera si impatientant qu'on désirera de le voir amené à la conviction par tous les moyens possibles; et ensuite je mettrai l'innocence et la bonne foi dans un si grand danger, qu'on me pardonnera d'en sortir par un ressort aussi extraordinaire que tout le reste de mon ouvrage.

C'est l'histoire du Tartuffe.

L'exposition vaut seule une pièce entière: c'est une espèce d'action. L'ouverture de la scène vous transporte sur-le-champ dans l'intérieur d'un ménage, où la mauvaise humeur et le babil grondeur d'une vieille femme, la contrariété des avis et la marche du dialogue font ressortir naturellement tous les personnages que le spectateur doit connaître, sans que le poëte ait l'air de les lui montrer. Le sot entêtement d'Orgon pour Tartuffe, les simagrées de dévotion et de zèle du faux dévot, le

caractère tranquille et réservé d'Elmire, la fougue impétueuse de son fils Damis, la saine philosophie de son frère Cléante, la gaîté caustique de Dorine, et la liberté familière que lui donne une longue habitude de dire son avis sur tout, la douceur timide de Marianne, tout ce que la suite de la pièce doit développer, tout, jusqu'à l'amour de Tartuffe pour Elmire, est annoncé dans une scène, qui est à la fois une exposition, un tableau, une situation. A peine Orgon a-t-il parlé, qu'il se peint tout entier par un de ces traits qui ne sont qu'à Molière.

On peut s'attendre à tout d'un homme, qui arrivant dans sa maison, répond à tout ce qu'on lui dit par cette seule question, *et Tartuffe ?* et s'apitoie sur lui de plus en plus, quand on lui dit que Tartuffe a fort bien mangé et fort bien dormi. Cela n'est point exagéré : c'est ainsi qu'est fait ce que les Anglais appellent l'*infatuation*, mot assez peu usité parmi nous, mais nécessaire pour exprimer un travers très-commun. La distinction entre la vraie piété et la fausse dévotion, si solidement établie par Cléante, est en même temps la morale de la pièce et l'apologie de l'auteur.

LAHARPE.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

COMÉDIE

1664

PERSONNAGES.

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.

VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

M. LOYAL, sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin.
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE.

Si....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort;
Et vous menez, sous chape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère....

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout....

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère:
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous;
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre

Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute....

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien:
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en iroit bien mieux

Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui, mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?...
(Montrant Elmire.)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien :
Mais enfin, on en parle ; et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel : et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.

Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE, à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru; l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles:
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune:
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....

(Montrant Cléante.)

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(A Elmire.)

Et sans.... Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.

Sachez que pour céans j'en rabats la moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.

(Donnant un soufflet à Flipote.)

Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II. — CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller[1],
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage :
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils,
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis! »
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage :
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent;
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse :

1. C'est-à-dire, je ne veux point aller reconduire Mme Pernelle, avec laquelle sont sortis tous les personnages de la première scène, à l'exception de Cléante et de Dorine.

A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide! »
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III. — ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, à Cléante.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV. — CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose.

Qu'il oblige mon père à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCÈNE V. — ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante.)
Dorine.... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(A Dorine.)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI. — ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point?...

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin. [enfin.
C'est un homme.... qui.... ah!...un homme....un homme,
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrois mourir frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;

Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens :
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons : mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié;
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer;
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser;
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,

N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes la plupart sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune ;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,

Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle;
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, s'en allant.

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi; la tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, seul.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE, à Orgon qui regarde dans un cabinet.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II. — ORGON, MARIANE, DORINE, entrant doucement, et se tenant derrière Orgon, sans être vue.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille.
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon père?...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,

Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela.

(Apercevant Dorine.)

Et comme sur vos yeux je.... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable!

DORINE.

A tel point
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père;
Il raille.

ORGON.

Je vous dis....

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux....

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc; et c'est tant pis pour vous.

Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir!...

ORGON.

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui?

Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère :
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! quel discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point !

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés ?...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins

(A sa fille.)

A ne m'en point parler, ou.... Suffit.... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, à part.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte....

DORINE, à part.

Oui c'est un beau museau.

ORGON.

Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons....

DORINE, à part.

La voilà bien lotie!

(Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les bras croisés, l'écoute et la regarde en face.)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément;
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, à Dorine.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON, à part.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, et, à chaque

mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein....
Croire que le mari.... que j'ai su vous élire....

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi!...

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON, après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III. — MARIANE, DORINE

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés?...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartuffe; et j'aurois, quand j'y pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied;
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri:
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-on lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé! Dorine, de grâce....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi....

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Mariane veut s'en aller.)

DORINE.

Hé! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV. — VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle

Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle

MARIANE.

Quoi ?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain

Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame....

MARIANE.

A changé de visée :

La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi ! sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement :

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non ?

MARIANE.

Que me conseillez-vous ?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime! Et c'étoit tromperie
Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie;
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter:
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein,
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite;
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire;
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé! quoi! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire; pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE, revenant.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE, revenant encore.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE, en sortant.

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE, revenant encore.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE, se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.

Euh?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi! Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE, à Mariane.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà! seigneur Valère.

(Elle arrête Valère par le bras.)

VALÈRE, feignant de résister.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, quittant Valère et courant après Mariane.

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE, à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, quittant Mariane, et courant après Valère.

Encor! Diantre soit fait de vous, si je le veux.
Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

(Elle prend Valère et Mariane par la main, et les ramène.)

VALÈRE, à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE, à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.

(A Valère.)

Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE, à Mariane.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(A Valère.)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(A Mariane.)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE, à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.

(A Valère.)

Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE, à Mariane.

Ah çà! la vôtre

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(Valère et Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.)

VALÈRE, se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous!

VALÈRE, à Mariane.

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?...

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(A Mariane.) (A Valère.)
Votre père se moque; et ce sont des chansons.
(A Mariane.)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse:
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne vous peut lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
(A Valère.)
Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser....

DORINE.

Ah! jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE, revenant sur ses pas.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part; et vous, tirez de l'autre.
(Dorine les pousse chacun par l'épaule, et les oblige à se séparer.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux! envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose serait belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non; je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.
(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE II. — TARTUFFE, DORINE

TARTUFFE, parlant haut à son valet, qui est dans la maison dès qu'il aperçoit Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, à part.

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE, tirant un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu! je vous prie
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment!

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression!
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,
Et je vous verrois nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE, à part.

Comme il se radoucit!

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III. — ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel, à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, assis.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et pour la rétablir, j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prends bien ainsi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt....

(Il met la main sur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle.)

TARTUFFE, maniant le fichu d'Elmire.

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai ? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles,
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles ;
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme....

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange:
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.

Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;

Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et....

SCÈNE IV. — ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du cabinet où il s'était retiré.

Non, madame, non ; ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis ; il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la négliger, elle est trop favorable :

Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;
Et, voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V. — ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre;
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI. — ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel! est-il croyable!

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence;
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés:
Je n'y contredis point, je les ai mérités;

Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.) (A son fils.)
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître!

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point....

ORGON.

(Relevant Tartuffe.)
Tais-toi, pendard. Mon frère, hé! levez-vous de grâce!
(A son fils.)
Infâme!

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son fils.

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce....

ORGON, se jetant aussi à genoux et embrassant Tartuffe.

Hélas! vous moquez-vous?
(A son fils.)
Coquin! vois sa bonté!

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je....

ORGON.

Paix, dis-je :
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous; et je vois aujourd'hui
Femme, enfans, et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi! de ce coquin, qui, par ses impostures....

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures!
(A Tartuffe.)
Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.
(A son fils.)
Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais....

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII. — ORGON, TARTUFFE

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne!

(A Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir....

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude....
L'horreur que j'en conçois.... J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON, courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.

(A Tartuffe.)

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez; il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit;
Et que puisse l'envie en crever de dépit!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme:
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale:
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit!
A pure politique on me l'imputeroit;
Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende; et veut le ménager

Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances.
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire!
Non, non, faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne;
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appâts.
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,

Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE, seul.

Ah!

SCÈNE II. — ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, à Cléante.

De grâce avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle:
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait à tous momens entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie.
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III — ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, aux genoux d'Orgon.

Mon père, au nom du ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi.
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne:
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses!
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,

Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi !

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à Orgon.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui !

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages;
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse !

Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange :
Mais que me répondroit votre incrédulité
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir!

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?...

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE, à Dorine.

Non; on est aisément dupé par ce qu'on aime.
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(A Cléante et à Marianne.)
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV. — ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment!

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laissez faire;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(A Orgon, qui est sous la table.)
Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître.
Et.... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCÈNE V. — TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, sous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte et revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens :
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur

Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si foiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout [1]
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;

1. « Et l'ennui que j'aurais que ce mariage, résolu par Orgon, ne vînt donner à Mariane une part dans une tendresse que je veux garder pour moi tout entière. »

Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, après avoir toussé pour avertir son mari.

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,

De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens[1].
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi;
Je vous réponds de tout, et prend le mal sur moi.

(Elmire tousse plus fort.)

Vous toussez fort, madame

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien

1. C'est un scélérat qui parle. (*Note de Molière.*)

Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, après avoir encore toussé, et frappé sur la table.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincans,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge; et la chose de soi....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI. — ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! vous sortez sitôt! Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre;
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII. — TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie....

(Dans le temps que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, et Tartuffe aperçoit Orgon.)

ORGON, arrêtant Tartuffe.

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton:
Mais c'est assez avant pousser le témoignage;
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout-ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE, à Orgon.

Quoi! vous croyez?...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison :
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII. — ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choses qu'il me dit;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation.

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.

Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I. — ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence;

Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages :
Et, cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien! ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences :

Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture :
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II. — ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils ; et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir ;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III. — MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères!

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,

Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme ;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré !

DORINE.

Le pauvre homme !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment ?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère ?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent l'apparence déçoit:
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage!

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme!

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé! diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,

Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, à Orgon.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes....

ORGON, à Dorine, voyant entrer M. Loyal.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV. — ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

MONSIEUR LOYAL, à Dorine dans le fond du théâtre.

Bonjour, ma chère sœur; faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, à Orgon.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON, à Cléante.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Salut, monsieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON, bas, à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,

Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître, ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi! vous êtes ici....

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, à M. Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL, à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(Montrant Orgon.)
C'est à monsieur; il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office

Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais....

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, à part.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile

A vider de céans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On ne peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louïs de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, bas, à Orgon.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

À cette audace étrange
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie; et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE, à M. Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie!

SCÈNE V. — ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues!

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI. — VALÈRE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer,
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.

J'ignore le détail du crime qu'on vous donne;
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons pas de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grâce, il faut un autre temps;
Et je demande au ciel de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres....

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII. — TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, arrêtant Orgon.

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,

Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre;
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds
Ami, femme, parens, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer

Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, à l'exempt.

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir;
Votre bouche à propos m'invite à le remplir:
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.)
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de piéges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.

Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le ciel soit loué!

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON, à Tartuffe, que l'exempt emmène.

Hé bien! te voilà, traître!...

SCÈNE VIII. — MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN DU TARTUFFE.

NOTES.

TARTUFFE.—Molière wrote this word with two *ff*. He is supposed to have taken it from Italian; *Tartufo* is found in the "Malmantile" of Lippi in the sense of "malicious man." The "Malmantile" was circulated in manuscript before "Tartuffe" was published. *Tartufo* is a contraction of *tartufolo*, a truffle.

Tartufe.—Molière has depicted the character of a hypocrite so well in Tartuffe, and has identified it so completely with this personage, that the word has become engrafted into the French language, and is now used figuratively as a common noun; so that we now call a hypocrite *un tartufe* (small *t*, one *f*).

ACT I.

SCENE I.

Page 3 *line* 3—Bru: Daughter-in-law. Etym., Germ. *Braut*, Anglo-Sax. *bryd*, Engl. *bride*; the synonym of bru is belle-fille, more commonly used.

3 4—Façons *(pl.)*: Affectations, ceremonious acts of politeness. Faire des façons, to stand on ceremony.

3 7—Ce ménage-ci: Those goings-on. Ménage, housekeeping, all that is necessary for housekeeping, management. Low Lat. *masnaticum*, *mansionaticum*.

3 9—Oui: Yes indeed, is an answer to the inquiring looks of those present wondering what they can have done to merit the displeasure of Mme. Pernelle.

3 11—Ne . . . rien: Nothing. Lat. *rem*, a thing; Old Fr. *la riens*, the thing. Un homme de rien, a worthless man, a man of no importance; ne savoir rien de rien, *literally*, to know nothing of anything, to be very ignorant; si peu que rien, next to nothing; un rien, tout lui fait peur, a mere nothing, everything frightens him; je n'ai que des riens à vous mander (Mme. de

Sévigné), I have only trifles to write to you about.

Page 3 line 11—Parle haut: Speaks loud, with presumption and arrogance. Il a le verbe haut, he speaks presumptuously.

3 12—La cour du roi Pétaud. Le roi Pétaud is said to be the king whom the beggars elected for themselves in the Middle Ages; as the court of such a king would not be very orderly, "pétaudière" is used for a disorderly assembly, where everybody commands and no one obeys—a bear-garden.

4 1—Mie: Abbreviation of amie, friend.

4 1—Fille suivante: A servant girl, an attendant.

4 2—Forte en gueule: Loud and talkative, too ready with the tongue. Gueule is used for the mouth of carnivorous animals, fishes, &c.; hence, applied to a human being it becomes an insult.

4 5—Un sot, en trois lettres. Mme. Pernelle specifies the number of letters contained in the word so that her grandson may not mistake that uncomplimentary epithet for any of its homonyms, saut, a leap; sceau, a seal; seau, a pail—Lat. *saltus; sigillum; sitellus* (*sitella*).

4 6—Grand'mère. Notice that in Old Fr. *grand*, like the Latin *grandis*, had the same form for the masc. and fem., hence grand faim, grand soif, &c., was perfectly correct; this obvious explanation escaped the notice of the grammarians of the 17th century, Vaugelas amongst others. To explain the apparent anomaly, grand mère, &c., instead of grande mère, &c.; they said that the *e* had been cut off for the sake of euphony, and that an apostrophe must be introduced to mark the suppression; in the 13th century *grand*, *mortel*, *cruel*, *vert*, were of both genders, as *grandis*, *mortalis*, *crudelis*, *viridis* are in Latin.

4 8—Garnement. Old Fr. *garniment*, from garnir, to furnish, to dress; hence the idea of protection—bon ou mauvais garnement, good or bad protector, good or bad fellow; used only in a bad sense now, a worthless fellow.

4 11—Sa sœur. Mme. Pernelle intentionally addresses Mariane in that usual way, because Mariane tries to put in a word of defence of her brother; "sa sœur" implies the idea "No wonder you defend him; you are his sister, and hence no better than he is."

4 12—Vous n'y touchez pas: You pretend to be very

good. Toucher à, to meddle with. The name *Sainte n'y touche* is given familiarly to a female hypocrite.

Page 4 line 12—Doucette: Diminutive of doux, gentle.

4 14—Sous chape (*or* sous cape): Underhand, secretly. *Cape*, B. Lat. *capa (quia quasi totum capiat hominem)*, from *capere*, to contain, to take. Chape, a cloak with a hood; the hood drawn over the head prevented the wearer from being seen.

4 16—Qu'il ne vous en déplaise: With all due deference to you, with your leave; an ironical excuse.

4 19—En usoit: Behaved, acted. Remark *oit* instead of *ait*, as the present spelling would be. In Old Fr. in the imperf. Ind. the conditional and in other words which we now spell *ai*, *oi* was used and pronounced accordingly. In the middle of the 16th century there was a tendency to Italianise the French language, and to soften in certain words sounds considered hard, such as those represented by *oi*; and hence came *oi* to be pronounced like *ai*. Laurent Joubert, the famous physician of Henri III., and the author of a "Dialogue sur la Cacographie Française," was one of the first to propose to alter the spelling in accordance with the new pronunciation. Racine was the first great classical writer to substitute *ai* for *oi* in verbs. Voltaire, by adopting this new spelling everywhere where pronunciation authorised it, caused it to be generally adopted; hence this spelling is called "Orthographe de Voltaire."

4 20—Cet état me blesse: This state of things is quite offensive to me.

5 3—Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur: And I say without mincing what I have in my mind. Mâcher, Lat. *masticare*. This metaphor is taken from ruminants who chew the cud.

5 8—Cagot de critique: Bigoted fault-finder.

5 9—Céans: In this house; ça, here, ens, Lat. *intus*, inside.

5 13—Qu'on ne fasse des crimes. Que . . . ne stands for sans que. Que can be used alone to represent certain compound conjunctions, as: afin que, pour que, jusqu'à ce que, etc. Attendons qu'il vienne, *for*, jusqu'à ce qu'il vienne.

5 14—Il contrôle: He censures, finds fault with.

5 16—Il prétend: He has the intention of.

Page 5 *line* 22—J'en prévois une suite : I foresee that something (unpleasant) will come of it.

5 22—Pied-plat : Mean fellow ; *literally*, flat-footed. The flat-footed conscripts were rejected for the army; hence a useless, bad fellow.

5 27—Deniers means here a very small coin, a farthing. At one time nearly every town of importance had a "denier" of different value : le denier parisis (Paris) ; le denier tournois (Tours). The denier was abolished under Louis XIV.

5 30—Il en irait : Things would go on ; il, impersonal.

6 3—Tout son fait : His whole conduct—all he does.

6 22—Plantés : Stationed, planted as if they would grow there and never leave the place.

7 3—Médisance : Slander. Fr. *médire*, Old Fr. *mesdire*. The particle mé is pejorative in its force. This prefix is the Latin *minus*, which successively assumed the forms *min's*, *mis*, *mes*, *mé*.

7 4—Caquet : Cackle. This, like the English word, is onomatopœic.

7 10—Autrui : Others. Autre comes from *alter*, and autrui from the gen. *alterius* ; in Old Fr. it was only used as the oblique case of autre. Médire sur—we should say now, médire de.

7 14—Et d'y donner le tour . . . : And to put on it the construction which they desire other people to believe it has.

7 15—Des actions . . . autoriser les leurs. Autoriser, to justify, may be followed by *par* or *de* ; s'autoriser, by *de* only.

7 21—Ne font rien à l'affaire : Are out of place here.

7 28—A son corps défendant : In spite of herself, because she cannot help it.

8 6—Un chacun, obsolete form for chacun.

8 9—A sevré : Has weaned, has deprived. Sevrer, from Lat. *separare*, to separate ; hence to wean, to separate a child from its nurse.

8 10—Contes bleus : Nonsense, stuff. Probably the same idea as the popular expression, conter des couleurs, to tell falsehoods.

8 12—Tient le dé : *Literally*, holds the die, so that others are unable to throw : engrosses the conversation all day long.

8 15—Chez soi. Molière, with the other authors of the 17th century, used *soi* where we should now use lui, elle, eux ; as a general rule they used *soi* where in Lat. *se* would have been used—"*apud se*."

8 16—Au besoin : In case of necessity ; *here*, as it was much wanted.

Page 8 *line* 17—Fourvoyé: Gone astray. Lat. *foris, viare.*

8 19—Rien qui ne soit. If the relative pronoun refers to some substantive or adverb with a negative sense, such as personne, peu, guère, *rien*, aucun, the verb must be in the subjunctive.

8 30—La tour de Babylone. Mme. Pernelle means Babel. Father Coussin, a Jesuit who died in 1651, says, in his "Cour Sainte":—"Les hommes ont fondé la tour de Babel, et les femmes la tour de babil"; he is probably the Dr. whom Mme. Pernelle misquotes.

9 2—Et qu'il fera beau temps . . . : And I shall not set my foot in your house in a hurry again.

9 3—Et bayez aux corneilles: Gaping like a fool; *literally*, gaping at the rooks as they fly. Bayer, an onomatopœic word; *ba*, expressing the opening of the mouth, with a suffix *itare.*

Scene II.

9 6—Je n'y veux point aller. Elmire, Mariane, Damis, out of politeness accompany Mme. Pernelle to the door, and that is where Cléante "won't go."

9 7—Encor, in prose is invariably written *encore*, but in poetry the *e* is retained or dropped to suit the measure of the line.

9 10—Ouït, from the defective verb *ouïr*, to hear. In English the cry *Oyez*, or *O yes*, of a public crier to ensure attention, is the 2nd pers. plur. Imperat. of this verb.

9 12—A lui donner ce nom. This construction would not be allowable in prose; the person who does the action expressed by the Infinitive must be the same as the subject of the preceding verb; here we should say "A ce qu'on lui donne ce nom."

9 14—Coiffée: Infatuated. From *coiffe*, a head-dress; il est né coiffé, he was born with a silver spoon in his mouth—born with a caul, a circumstance to which superstition attached an idea of good luck.

9 15—Au prix de, more generally auprès de, in comparison with.

9 17—Nos troubles: Our disturbances; that is to say, "La Fronde," the civil war which for five years disturbed the regency of Anne of Austria and Cardinal Mazarin during the minority of Louis XIV., 1648—53.

10 4—S'il vient à: If he happens to. Venir à, followed

by an Infinitive, points out an unexpected, accidental action or state.

Page 10 *line* 6—A tous coups: At every moment. Tout-à-coup, suddenly; tout d'un coup, all at the same time, at a single stroke; coup sur coup, in close succession, repeatedly; après coup, afterwards, too late.

10 9—En jouir: Make use of, take advantage of him.

10 10—Par cent dehors fardés: By innumerable acts of hypocrisy. Farder is *literally* to rouge.

10 17—Nous rompit: Tore for us with his own hands. We should now prefer *déchira*.

SCENE III.

10 25—Pour moins d'amusement: To lose less time; amusement, delay, loss of time.

SCENE IV.

10 27—Touchez-lui quelque chose: Say a few words to him about . . .

11 3—Si does not express supposition here, but certainty. "My sister and Valère love one another, and this friend's sister is also dear to me."

SCENE V.

11 11—Bien sometimes qualifies the expression, as in this case: Vous voulez bien souffrir, you will allow me, I am sure; sometimes it gives it greater force: Je le crois bien, I should think so.

11 21—Elle eut un grand dégout: She felt very sick.

12 14—Jusques is used before vowels, instead of *jusque*, when in poetry an extra syllable is required, and when in prose it makes the sentence more euphonious.

12 20—Comme il faut: Perfectly well, properly. Un homme comme il faut, a gentleman; *literally*, a man as a man should be.

12 27—Prendre part à: To take interest in, to sympathise with.

SCENE VI.

13 4—A-t-on jamais parlé de: Has one ever heard of . . . .

13 22—Autant que de cela. Here Orgon is supposed to snap his fingers, or make some other gesture indicative of contempt, to point out how little he would be moved.

Page 14 *line* 1—Il faisait de grands élancements : He burst out in pious raptures.

14 10—De vous faire pitié : To excite your compassion.

14 13—Chez moi me le fit retirer : Prompted me to take him into my house.

14 17—Lui font les yeux doux : Look sweet upon her.

14 25—Que je croi : Now, *à ce que je crois*, I do believe. In Old Fr. the 1st pers. sing. pres. Indic. had no *s*, none having existed in the Latin conjugations; je croi, je voi, *credo*, *video*. In Modern Fr. that person takes *s* in all conjugations except the first : je parle. This additional *s*, which is contrary to etymology, was introduced in the fourteenth century.

14 28—Libertinage. Libertin, in Molière's time, meant freethinking, freethinker.

14 29—Entiché : Tainted with ; en and tache, a stain.

15 5—Il est. Used as *il y a*, there is or there are.

15 8—Qu'on doit suivre à la trace : In whose footsteps one must walk.

15 12—Vous les voulez traiter d'un semblable langage : You will speak of them in the same way.

15 17—La fausse monnoie : Spurious coin. Avez-vous de la monnaie ? have you any coin.

15 23—Pour la vouloir outrer : Because they exaggerate it. Outrer, from outre, Lat. *ultra*.

16 2—Aussi ne vois-je rien. After such expressions as, aussi, ainsi, tel, &c., it is more elegant to place the subject after the verb.

16 3—Plâtré : *Literally*, plastered over ; hence false. Compare "whitened sepulchres."

16 4—Francs charlatans : Thorough humbugs. Dévots de place, affected bigots always ready to show off. Valets de place were servants who on market-days went to the public place to try and attract attention and get somebody to hire them ; hence dévots de place, people who parade their devotion publicly.

16 6—A leur gré : At their pleasure. Gré, Lat. *gratum*.

16 11—Clins d'yeux : Eye-play. Clin, verb cligner, to wink, to move the eye ; Lat. *clino*.

16 19—Fier : Here, savage, fierce ; a meaning closer to that of its etymology (Lat. *ferus*, wild) than the usual meaning, proud.

16 22—Savoir bon gré : To take kindly ; savoir mauvais gré, to take ill.

16 38—A chez eux peu d'appui : Finds very little support in them, has very little weight with them.

17 4—Acharnement : Fury, from acharner, to give to dogs, birds of prey, &c., a taste for flesh—a

and chair. Lat. *caro*—hence, eager after prey, ravenous.

Page 17 *line* 18—Pour être votre gendre a parole de vous: Has received from you a solemn promise that he should be your son-in-law. Compare "a prisoner on parole." Low Lat., *parabola*, from the Greek.

17 20—Vous aviez pris jour: You had appointed, fixed, a day.

17 24—Auriez-vous means more than avez-vous, which would be a simple question; the conditional here expresses doubt and astonishment at the same time: can it be that you have . . .? I can hardly believe that you have.

18 4—Selon, *for*, c'est selon, that depends.

18 8—Que lui reporter: What answer must I carry back to him. Faut-il is frequently understood after que, the indeterminate relative pronoun. Ex. Que dire? Que faire?

18 15—La tiendrez-vous? Will you keep it (your promise)? Usually tenir sa parole, sa promesse; but compare Lat. *fidem servare.*

18 16—Une disgrâce: A disappointment.

ACT II.

Scene I.

Page 19 *line* 3—De quoi: Something. Notice, "il a *de quoi* vivre," he has enough to live upon; "Je vous demande pardon." "Il n'y a pas *de quoi*," I beg your pardon. Don't mention it; "Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas *de quoi*." Do not make yourself uneasy, there is no reason to do so.

19 9—Or sus, nous voilà bien: Now then, we are all right. Or, Old Fr. ores, from Lat. *hora*. Sus, Lat. *susum*, *sursum*. Courre (old form of courir) sus, to pounce upon; en sus, moreover, over, extra; en sus de, besides.

19 15—Où: Represents the idea, avoir soin de contenter mon père; Molière in his prose as well as in his poetry frequently uses où in cases in which modern grammarians would condemn it, but where, nevertheless, the meaning is clear and the expression concise.

SCENE II.

Page 21 *line* 5—A nous venir écouter de la sorte : Since you are urged by it to come and listen to us in this way.

2[?] 18—Ne croyez point à monsieur votre père : Do not believe your father. We should say now ne croyez point votre père. Croire *à* more generally means to believe in the existence of ; croire *en* means the same, but implies greater and firmer belief than croire à. Ex. : Il croit aux revenants, he believes in ghosts. Nous croyons en Dieu, we believe in God.

21 21—Vous avez beau faire : Do what you will (you won't be believed). Avoir beau, followed by an Infinitive, means that what is expressed by the Infinitive is done or suffered in vain. Compare the English expression "It is all very fine."

22 9—N'est point l'affaire d'un bigot : Has nothing to do with a bigot, would not suit a bigot at all. Notice : Il est à son affaire, he is in his own element ; ceci fait-il votre affaire ? does this suit you ?

23 5—Y : *i.e.*, dans son hymen.

23 25—Est le mieux du monde : Is on the best possible terms.

23 28—Tout confit en, all made up of.

24 2—Ouais : What ! Familiar interjection expressing surprise.

24 3—Encolure : Neck, the setting of the neck and shoulders in a horse and other animals ; hence the appearance, look. Il en a l'encolure (familiarly), he looks it all over.

24 7—Où vous n'avez que faire : Where you have no business ; *nihil habes quod facias.*

24 15—Brocards : Taunts, scoffs. "Étym., Il y a dans le bas-latin, *brocarda*, *brocardicum*, *brocardicorum opus*, qui signifient sentences de droit contenues dans un ouvrage que compila, dans le XIe. siècle, *Burchard*, évêque de Worms. Burchard ou Brocard donna son nom au livre, burcardus, aux sentences brocardiques ; et les sentences mêmes ont donné, par extension et plaisanterie, leur nom aux *brocards*, paroles moqueuses."—(Littré.)

24 15—Un chacun : Everyone, each one. *Chacun un* would mean one each.

24 17—C'est une conscience : (*For*, un cas de conscience, matter of conscience) It would be a shame to . . . ; my conscience would prick me if . . .

Page 25 *line* 7—Damoiseau : A fop; damoiseau *or* damoisel, which has given the feminine damoiselle *or* demoiselle, as nouveau, nouvel, has given nouvelle, was the title given to young noblemen who were not "chevaliers" (knights); hence fop, spark. Damoiseau is derived from the Low Lat. *dominicellus*, the diminutive of *dominus*.

25 10—Que: Orgon goes on without paying any attention to Dorine's interruption, so that *que* belongs to de sorte; de sorte que, in such a manner that . . .

25 12—Lotie: From lotir, to dole out shares, lots. La voilà bien lotie! What a good bargain that will be for her! How lucky she ought to consider herself!

25 17—On ne fera nul cas: No notice will be taken. Faire cas de, to value, to esteem, to have regard for.

26 3—Que, for pourquoi, why. Que ne m'aviez-vous dit cela? Why did you not say so?

26 8—Quelque sotte: Not such a fool. Elliptical expression: *Quelque* autre que moi serait assez *sotte* pour parler.

26 14—Hors d'état de: Unfit to; en état de, fit to, able to.

Scene III.

26 18—Je fasse votre rôle; Play your part.

27 11—A fait pour vous des pas: Has taken steps about you, has made overtures. We now say faire des démarches, to take steps, to make an application.

27 20—Ont su trop éclater: Have shown themselves but too readily. This construction with savoir makes the sentence less abrupt and more elegant in verse than the simpler one ont trop éclaté. Compare je ne saurais vous dire, I could not tell you; vous ne sauriez croire, you will hardly believe.

28 11—Dans l'occasion: Here, at the critical moment. Dans l'occasion, par occasion, à l'occasion, occasionally; d'occasion, second-hand.

28 16—Bourru fieffé: A regular bear. Bourru, *adj.*, used here as a *subst.*, surly fellow; fieffé, who has a fief. Un noble fieffé, was a nobleman with both a title and a fief; hence, nowadays, fieffé, joined to uncomplimentary epithets, gives greater force to the expression: Un fou, un

voleur, un coquin fieffé, a perfect [illegible], a regular thief, a downright scamp.

Page 28 *line* 24—Par le monde: All over the world, before everybody.

29 5—A bien prendre la chose: To look at the thing in the right light.

29 6—Qui se mouche du pied: To be despised, trifled with, a common ordinary man. Se moucher, to blow one's nose. It was a common trick with mountebanks to stand on one foot, and to pass the other, supported by their hands, rapidly under their nose; hence, Il ne se mouche pas du pied, he is no mountebank, he is a serious man, not to be trifled with.

29 7—Heur: Luck, good fortune; derived from the Lat. *augurium* (*avis*, a bird, and the root of *garrire*, to chatter; Sanskrit *gar* or *gri*, to cry).

29 19—Voulût-on: Even if they wished. More concise and more expressive than "si on voulait"; *si* is left out, the verb is in the Subj., and the pronoun is placed after.

29 26—La baillive, l'élue: The wife of the "bailli" and that of the "élu." *Baillis seigneuriaux*, magistrates appointed by the lord of the manor. *Elus*, magistrates having the management of the tax called taillage, and originally elected by the people.

29 29—A savoir: Namely. The complete expression was faire *assavoir*; the latter verb being an Old Fr. verb, now written *savoir*.

29 30—Fagotin: A name for performing monkeys.

30 7—Vous en tâterez: You must have him, you are bound to marry him.

30 10—Tartuffiée: Made Tartuffe's own. A verb coined by Dorine from the name of Tartuffe.

30 16—Nonobstant tout: In spite of everything. Lat. *non* and *obstare*, to oppose.

Scene IV.

30 21—Madame. In tragedies and comedies unmarried ladies are addressed as *Madame*.

31 7—A changé de visée: Has changed his mind. Visée, past part. of viser, from Lat. *visum*, supine of *vidēre*, voir.

32 3—Vaut bien qu'on l'écoute: Is well worth considering. Ecouter, to listen to; hence, to examine, to consider.

33 7—Vous en faites foi: You bear testimony to it, you prove it (by rejecting me for another).

Page 33 *line* 8—J'espère *aux* bontés. Molière often uses *au* and *aux* where we should now use *dans le*, *dans les*, or *en les*, as in this case.

33 16—Si l'on n'en vient à bout : If one does not succeed. Venir à bout de, *literally*, to get to the end of . . .

33 20—Fort bien : Most certainly.

34 10—A point nommé : Just as you wish, as you appoint.

34 11—Tant mieux should not always be translated by "so much the better." Tant mieux means also, "I am very glad"; tant pis, "I am very sorry."

34 13—A la bonne heure : That's all right.

35 14—Lui quitter la place : *Literally*, give up the place to him, rid him of my presence.

35 15—A l'autre ! Here goes another !

35 21—Diantre. Euphemism to disguise the word diable. Diantre soit fait de vous, the deuce take you.

35 21—Si, je le veux. Si, yes, *or*, you must. *Si* is used instead of *oui*, when the speaker wishes to destroy a preceding negative. "Vous ne reviendrez pas," you won't come back; "Si," (or, si fait), yes, I shall. Here Dorine wants to bring Valère back, but he resists so much as to say, "I will not come back," and Dorine answers "*si*," yes, you shall.

35 22—Çà : Here ; çà et là, here and there. The grave accent distinguishes it from *ça*, short for *cela*.

37 1—Peine : Reluctance.

37 16—Tirer en longueur : To protract, to put off indefinitely.

37 18—*Vous payerez de* quelque maladie : *You will give as an excuse* . . .

37 21—Vous aurez fait : *For*, vous direz que vous avez fait.

38 11—Quoi que puisse : Whatever may . . . Do not confound quoi que in two words and quoique, although, in one.

ACT III.

Scene I.

38 18—Faquin : A coxcomb ; formerly street porter ; used now only as a term of insult. Italian *facchino*, a porter.

Page 38 *line* 20—Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête : And if I don't do some rash act.

39 4—Le chemin est long du projet à la chose : There is many a slip twixt the cup and the lip.

39 16—Faire naître : Give rise to.

39 17—S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir : If he intends to be at all favourable to this plan, to give encouragement to this project ; that is to say, Orgon's intention of marrying his daughter to Tartuffe.

39 19—Il s'en allait descendre : He was on the point of coming down. S'en aller generally means to go away ; Molière often uses it instead of "aller."

40 1—Discipline : A whip used by monks to chastise themselves with. Donner la discipline à quelqu'un, to scourge a person.

40 9—Prenez-moi ce mouchoir : Pray take this handkerchief. *Moi*, here, is expletive ; yet *prenez-moi* is not the same as *prenez ; moi* adds to it the idea of, *do it for my sake*, *or*, pray do it ; *or again*, follow my advice, and take . . .

40 11—Que je ne saurais voir : Which I cannot bear to see.

40 21—Vous quitter la partie : Retire ; *literally*, leave the game to you. *Quitter la partie* is to acknowledge that your adversary has won the game ; hence, *to retire*.

40 23—Je *n'*ai *seulement qu'*à vous dire : I have *only but* to tell you. Dorine here is guilty of a pleonasm.

41 3—Je suis toujours pour ce que j'en ai dit : I still stick to what I said about it ; *i.e.*, that Tartuffe felt tenderly towards Elmire.

Scene III.

41 7—Toute bonté : Supreme kindness ; a word formed in imitation of toute-puissance, omnipotence.

42 3—Nous éclaire : Is watching us ; hence, éclaireur, a scout.

42 14—*Ne* sont *pas* envers vous l'effet d'*aucune* haine. *Aucun* had formerly the affirmative sense of *some*, *any ;* but it is now used negatively with *ne*, without *pas*.

43 3—Point : Lace, embroidery.

43 7—On tient que : They say that, it is believed (they hold it true that).

43 9—Il m'en a dit deux mots : He did just mention it.

43 10—Après quoi : *For* après lequel ; *quoi* is mostly

used now as an indefinite pronoun, but in the seventeenth century authors constantly used it as Molière does here in reference to a noun preceding.

Page 43 *line* 27—Une ardente amour; *amour* is now masc. in the sing., and fem. in the plural. In Molière's time *amour* in the sense of *love* was fem. in the sing. N.B.—Amours, in the plural, in the sense of "the Loves" is masc.

44 2—Noir esprit: Evil spirit.

44 2—*Adroite* and *secrète* rhymed perfectly in Molière's time, adroite being pronounced *adrouète;* they do not rhyme now, because the pronunciation has changed.

44 4—A faire mon salut: To ensure my salvation. Faire son salut, to live in such a way as to deserve eternal happiness.

44 18—Un peu bien surprenante: Somewhat, rather surprising.

44 28—Vous en prendre à: Lay the blame on.

44 30—Intérieur: Inmost heart.

45 1—Que si (for *s'il arrive que*): If it should happen that; — s'il faut que (l. 3), has the same meaning.

45 4—Néant: Nothingness, unworthiness. Néant, Lat. *nec*, not, *ens*, *entis*, a being. Fainéant, he who does nothing, an idler; néanmoins, nothing less, nevertheless; anéantir, to annihilate, to reduce to nothing.

45 4—Se ravaler: Lower themselves. Ravaler, from *re* and *aval*, Lat. *ad vallem*, to the valley, hence se ravaler, to lower one's self. En amont (*ad montem*) d'une rivière, against the stream; en aval, with the stream. Avalanche, a mass of snow which comes (*ad vallem*) down from the mountain into the valley. It was late in the history of the language that *avaler* assumed the restrictive sense of to swallow.

45 11—Se targuer: To brag. Targuer, from the substantive *targe*, a shield, a target; se targuer de quelquechose, *literally*, to use something as a shield, to put defiantly forward, to boast of.

45 16—Avec qui. The antecedent of qui is feu; we should say now "avec lequel"; this is another of the numerous instances in which Molière avoids using lequel. *Qui* after a preposition can only be used in reference to a person.

45 28—Vous ferez grâce à: You will forgive; faire grâce de, to let off, to spare.

Page 45 *line* 29—Sur : *Here*, in consideration of, on account of.

45 34—Se faire paroître, se montrer : To show itself; expression in use in the seventeenth century. Paroître, derived from the Low Lat. *parescere*, the frequentative of *parere*, which accounts for the circumflex.

46 3—Avecque, much used in Molière's time for avec, particularly in verse; the *que* is an addition not justified by the etymology : Old Fr. *avoc*; Lat. *apud* and *hoc*.

Scene IV.

46 17—Ne m'en dédites pas : Do not contradict me.

46 28—Desservi mes feux : Thwarted my love; desservir, *des*, a particle with a negative force, and *servir*, to serve.

47 5—Au comble de : At the summit of; Lat. *cumulus*, a heap. Les combles, in architecture, the false roof; décombres, heap of rubbish.

Scene V.

47 13—Et monsieur : And this gentleman. Monsieur, *mon* and *sieur*, corruption of seigneur, Lat. *seniorem*, in Old French *sire* (Engl. *sir*), was the subjective, and seigneur the objective case.

47 15—Il ne va pas à moins qu'à : It aims at nothing less than to.

47 19—A toute force : At all hazards, absolutely. A force de, by dint of; *à force de* forger on devient forgeron, *fabricando fit faber*.

47 27—Crédit : Influence. Notice : This does you credit, ceci vous fait honneur; I give him credit for anything, je le crois capable de tout; I get no credit for it, personne ne m'en sait gré.

Scene VI.

48 5—Ordures : *Here*, corruption. Ordure, from Old Fr. adjective *ord*, dirty, derived from Latin *horridus*, repulsive, dirty.

48 8—Reprendre : *Here*, to accuse.

48 9—Je n'ai garde de, I do not at all wish to . . . I would not for the world . . .

48 29—Traitez-moi de perfide : Call me perfidious. Notice the expression *traiter quelqu'un de*, to give some one the name of, to call; it is not to be confounded with *traiter en*, to treat like; traiter en roi, to treat like a king.

Page 50 *line* 13—Dès ce soir: This very evening. Dès, Lat. *de* and *ex*; the grave accent distinguishes it from des, of the, and indicates contraction.

50 16—Qu'on se rétracte: Retract what you have said (eat your words). Orgon, very irate against his son, addresses him by the indefinite pronoun, as if he considered him unworthy of a direct appeal.

50 21—Sus: Be off. Sus, *here*, is an interjection.

Scene VII.

51 4—Envers: *Here*, in the eyes of; *literally*, towards or to—Lat. *in* and *versus*; similar in formation to toward, from Anglo Sax. *to* and *ward*, signifying direction.

51 6—Le seul penser: The very thought; Infinitive used as a substantive—

> Et le financier se plaignait
> Que les soins de la Providence
> N'eussent pas fait vendre au marché *le dormir*
> Comme *le manger* et *le boire*.
> —La Fontaine.

52 2—Surprendre l'âme: *Here*, to influence the mind.

52 6—Il y va de ma vie: My life is at stake; Lat. *agitur de*.

52 16—Le monde, synonymous with les gens, people.

52 20—En fort bonne manière: In due form, in the correct legal way; so that no mistake may arise.

ACT IV.

Scene I.

53 1—Oui: *Here*, indeed. Oui, Old Fr. *oïl*, Lat. *hoc illud*. La langue d'oïl, Northern French; la langue d'oc, Southern French; la langue de si Italian; la langue de ja, German.

53 2—L'éclat que fait ce bruit: The scandal caused by this rumour (the quarrel between father and son on Tartuffe's account).

53 3—Fort à propos: Very seasonably. The *t* of fort, adverb synonymous with très, is always joined to the following vowel; but the *t* of fort, the adjective, is *not* joined, except in the locution *fort et ferme*, with might and main.

Page 53 line 6—Et prends au pis la chose: And I look at it in the worst light, I put the worst construction on it. Pis, adverb, Lat. *pejus;* pire, the adjective, Old Fr. *peor*, *pejur*, Lat. *pejorem*.

53 9—N'est-il pas d'un chrétien: Does it not become a Christian? Compare Latin idiom.

53 11—Démêlé: Quarrel. Démêler, to disentangle; dé and mêler, Old Fr. *mesler*, Low Lat. *misculare*, Lat. *miscere*.

53 19—Quant à moi: As for me, as far as I am concerned. Lat. *quantum ad me (pertinet)*.

53 26—Commerce: Intercourse. Lat. *cum* and *mercem* (acc. of *merx.)*, merchandise; by extension, social intercourse.

54 2—Excuses colorées: Sham excuses. Sous couleur de, under pretence of.

54 3—Tirées: Far-fetched, from tirer, to draw. Notice tiré de loin, *or*, tiré par les cheveux, far-fetched.

54 8—Ne regardez point à: Take no heed of, do not trouble yourself about.

54 13—Ne nous brouillons l'esprit de: Let us not puzzle our brains with . . .

55 1—Juste héritier: Legitimate heir.

55 6—J'admire seulement que: I only wonder that . . ., It is a wonder to me that . . .

55 9—Qui montre à dépouiller: Which teaches to plunder. Compare, Show me how to do that, montrez-moi à faire cela.

55 10—S'il faut que: *Here*, if it is a fact that . . .

Scene II.

55 22—Employez-vous pour elle: Use your influence in her favour.

55 24—Accord: Agreement.

55 27—De force ou d'industrie: By strength or by skill. Remark here the preposition *de* expressing manner, synonymous with *par*. The French *industrie* must not be rendered by *industry* in English; the word industry is travail, application, persévérance, in French.

Scene III.

56 6—Relâchez-vous un peu des droits de la naissance: Abate in some measure from a father's rights. Relâcher, re and lâcher, Old Fr. *lascher*, Lat. *laxare;* the *ch* of lâcher represents the *k* or *c*

contained in the Lat. *x* (as well as *s*); this change of the Latin *c* into a Fr. *ch* is frequent: *campus*, champ; *canis*, chien; *capra*, chèvre; *camera*, chambre, &c. The *x* being equivalent to *cs*, the French word ought to be *lachser*, but the *c* and *s* have been transposed, and the word has become *lascher*, now lâcher. In proof of this transposition, one need only listen to children or uneducated people pronouncing such words as rixe, luxe; they pronounce *risk*, *lusk*.

Page 56 *line* 26—Ah! voilà justement de mes religieuses, lorsqu'un père . . .: That's the way with girls whose father . . ., a fine sort of nuns, indeed, they would make.

57 5—Parlez à votre écot: Mind your own business. Ecot, Old Fr. *escot*, English *scot*, German *schats*, all having the meaning of tax, imposition; payer son écot, to pay one's share of a feast, hence *écot*, people who eat together at an inn; parlez à votre écot, speak to your company, you have nothing to do with us, mind your own business.

57 6—Tout net: Most decidedly, flatly. Net, Provençal *nede;* Lat. *nitidus*, from *niteo*, to shine; Engl. *neat*.

57 9—J'en fais un grand cas: I set great value upon them.

57 13—Bien prévenu de lui: Much prejudiced in his favour.

57 20—D'autre manière émue: Much more excited, affected; *literally*, in another manner, in a different degree.

57 22—Il faut que notre honneur se gendarme si fort: Must we get so angry and take up arms to defend our honour? Gendarme, gens d'arme, armed policeman. Se gendarmer, to fly into a passion without reason.

58 4—Et ne prends point le change: And am not to be thrown off the scent, deceived. Les chiens prennent le change, when they change the fox, hare, or any animal which is being hunted, for another; donner le change, to put on a wrong scent, to deceive.

58 10—Chansons: Nonsense.

58 13—Contes en l'air would necessarily have as unstable foundations as "castles in the air," and be but stuff and nonsense.

58 23—Par plaisir: For the fun of the thing.

Scene IV.

Page 59 *line* 16—Que je crois: *for* à ce que je crois, as far as I think.

59 17—Au moins generally means at least, but it is not unfrequently used to call attention, and it answers to the English expression, "now, mind!"

60 10—Tenez-vous: Keep quiet.

Scene V.

61 12—On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend on fait connoître assez . . . : We resist at first, but the way we do so shows sufficiently. . . .

61 27—Que: *for* autre chose que, except, unless it be.

62 4—Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude: And it is my heart's delight to accomplish your wishes.

62 11—Qu'un peu de: *for* avant qu'un peu de.

62 19—Et l'on ne peut aller jusqu'à . . . : And one cannot succeed in . . .

62 20—Qu'aux dernières faveurs: *for* à moins qu'aux.

62 22—Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer: Our wishes can hardly be satisfied with words.

62 31—Que sur les cœurs il prend un furieux empire: What irresistible power it assumes over the heart!

63 12—Vous: For you; Lat. Dativus Commodi.

63 15—Mais on trouve avec lui des accommodemens: But one can effect a compromise with it. Molière, who takes great care in his preface to "Tartuffe" and in the play itself to point out that he attacks hypocrisy and not true religion, reminds once more the reader of this by the following note to this celebrated verse, "C'est un scélérat qui parle."

63 19—Avec la pureté de notre intention: Molière here alludes to the famous doctrine of directing the intention, which Pascal exposes in his seventh "Lettre à un Provincial."

63 27—C'est un rhume obstiné: Elmire's coughing was intended as a warning to her husband, a kind of entreaty for him to come out of his hiding-place and put an end to this conversation, but Orgon seemingly is not sufficiently convinced and does not move; Elmire's remarks about her supposed cold are really applied to her husband.

Page 64 *line* 12—Qu'on puisse être content, etc., is also "à double entente," it has a double meaning, and is addressed indirectly to Orgon, who still remains unmoved by all that he has heard.

64 22—On s'en charge : I take it upon myself. Remark the use of the indefinite pronoun here ; it implies that Elmire need not trouble herself about it at all, some one will see to it, she need not even know who.

64 27—De tous nos entretiens il est pour faire gloire : He is inclined to be proud of our intercourse. Compare with the English, "I am for staying at home."

64 28—Je l'ai mis au point de : I have brought him so far as to . . .

. . .

Scene VI.

65 4—Rentrez sous le tapis : Go back under the table-cloth.

65 8—Trop de léger : *For* trop légèrement, too easily ; Italian, *di leggiero*.

Scene VII.

65 16—Vous m'en voulez donner : You want to rob me of my wife. En donner, en donner d'une, to deceive ; the complete expression is probably the one found in Molière's "l' Etourdi" : "Ce bon apôtre, qui m'en veut donner d'une et m'en jouer d'une autre," this good fellow, who says one thing and does another.

65 21—Mais c'est assez avant pousser le témoignage ; je m'y tiens : But you have gone quite far enough in your proof ; I am satisfied.

66 2—On m'a mise au point de : I was induced to go as far as to treat you in this way.

66 5—Dénichons de céans : Leave this place, be off. The 1st person plural instead of the 2nd is contemptuous and ironical.

66 13—Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure : That you have made a great mistake in insulting me.

66 14—J'ai de quoi : I have it in my power to . . .

Scene VIII.

66 20—Aux choses, *for* par les choses.

ACT V.

Scene I.

Page 67 *line* 6—Las! "This adjective, used as an interjection, was not at first invariable; a woman would say, hé, lasse! as in Latin, '*me lassam!*' in hélas the interjection is hé, as in *Hémi, où aurai-je recours!* (R. de Coucy, twelfth century). Lat. *hei mihi.*"—Génin.

68 4—J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête: I might have a convenient evasion in readiness. This is the doctrine of the "restrictions mentales," mental reservations, which the Jesuits were accused of having invented, and which Pascal exposes in his ninth "Lettre à un Provincial."

68 14—Quelque biais plus doux: Some gentler expedient. This meaning of biais is more in accordance with the etymology than the usual one of slant, slope. The word is derived from the Lat. *bifacem*, and is one of the four French words which have lost the medial *ph* or *f* of the original language, the others being antienne, écrouelles, Etienne.

68 17—Gueusant: Begging, a regular beggar—from gueuser, to beg; a more scornful term than mendier.

68 21—Ne voilà pas (*for*, ne voilà-t-il pas) de vos emportemens! Is not that just like your hasty ways!

69 1—Ses apparences: Its counterfeit.

69 3—Le milieu qu'il faut: The happy medium.

Scene II.

69 14—Contre son insolence on ne doit point gauchir. You must not flinch before his insolence. Gauchir (gauche, the left hand) to get out of the straight road, *literally* and *figuratively*; also to warp—ce panneau gauchit, this panel is warped.

Scene III.

70 10—Où je l'ai transféré: Which I have made over to him. It forms an antithesis to d'où je l'ai retiré.

70 12—Le pauvre homme! The incorrigible Dorine cannot help seizing this opportunity of retaliating on her master in his own words. *See* Act I., sc. v.

Page 70 *line* 25—Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui? But what has this speech to do with the present business?

70 26—On vous aura forgé: They most likely have invented for your benefit. Remark the future anterior used here instead of the preterite indefinite *on vous a forgé*, which would be too affirmative.

71 8—Faut-il vous le rebattre aux oreilles cent fois: Must I keep on drumming it into your ears?

71 12—J'enrage: This maddens me.

71 14—Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète: A bad construction is often put on a good action.

72 6—Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point: When the rascal threatens we should not remain inactive.

72 8—Pour moi, je ne crois pas cette instance possible: For my part, I do not believe he can possibly make out a case. *Instance* is here used in the sense of suit, demand.

72 16—A l'orgueil de . . .: On seeing the insolence of . . .

72 24—Je suis bien en état que l'on me vienne voir! A nice humour I am in for seeing anybody!

Scene IV.

73 2—A monsieur: To your master. The master of the house in France is "monsieur," and the mistress is "madame," for the servants; a wife would say, speaking to them of her husband, "*Où est monsieur?*" they would answer, "*Monsieur est sorti.*"

73 6—Mon abord: *Here*, my presence.

73 10—Pour son bien means at the same time *for his property*, and *for his good*.

73 20—Salut, monsieur: Your servant, sir; *for*, je vous souhaite le salut (welfare).

74 7—Huissier à verge: Usher of the Black Rod; huissier, from Ital. *uscio*, Lat. *ostium*, a door; huissier, a door-keeper, a porter. The office of this functionary was to carry out arrests.

74 11—Signifier l'exploit: To serve the writ.

74 16—Mettre vos meubles hors: Take your furniture away. *Hors* is here an adverb in accordance with its etymology, *foras*, out of doors; we should now generally use *dehors* for the adv., and *hors* for the preposition (except). The change of Latin *f* is very rare in French, but common in Spanish.

Page 75 line 1—Pour se vouloir du tout opposer à justice : To wish in any way to resist what is just. *A la justice* would be "to law ;" *à justice* here means "to what is just."

75 11—Et de vous voir couché dans mon procès-verbal : and to have to put down your name in my official report. This use of *coucher* for *inscrire* is obsolete.

75 14—Et ne me suis voulu charger des pièces que pour : And I only was anxious to serve the warrant in order to . . .

75 16—Le moyen d'en choisir qui : The chance of some bailiffs being chosen who. The antecedent of *en* is not expressed but understood.

75 22—Je ferai surséance à l'exécution de l'ordonnance : I will stop proceedings under the writ.

75 30—Du matin : Early in the morning. We should say now dès le matin.

76 6—Je vous conjure aussi, etc. : I beg, sir, that for your part, you will treat me properly, and will not allow me to be in any way disturbed in the execution of the duties of my office.

76 9—Louis : A gold coin of the value of 21 francs 33 centimes of the present French money ; there was also the *louis d'argent*, also called *écu blanc*, worth 3 francs 10 centimes.

76 10—Assener : Originally meant to take aim at, from Lat. *assigniare*, viser, but is now used in the signification "to deal a blow."

76 16—Ne vous siéroient pas mal : Would be just the thing for you.

Scene V.

77 1—Tout ébaubie : Quite thunderstruck. Prefix é, and baubi, Lat. *balbus*, stammering.

Scene VI.

78 1—Du crime qu'on vous donne : Of the crime imputed to you. From the Latin expression, *dare crimen alicui.*

Scene VII.

78 22—Tout beau : Gently, sir, gently.

78 23—Gîte : Your lodgings. Substantive form from the Old Fr. verb *gésir*, to lie, of which some parts are still in use ; epitaphs often begin with ci-gît, here lies.

79 3—Je suis appris differs from *j'ai appris*, which would be used now, being a stronger expression.

J'ai appris, I have learnt (but may have forgotten); *je suis appris*, I am learned in. It might be translated here by "I am accustomed to."

Page 80 *line* 2—Pour devoir en distraire: This is a very obscure passage; perhaps it means "to try and deter you from acting as you do," *or*, "not to mention everything," "to be short." Molière must have, like Virgil, often left the hemistich blank, and then have filled the blank up in a hurry as well as possible.

80 8—Demeurer: To delay. English *demur*, Italian *dimorare*, Latin *demorari*.

80 L'exempt: A police officer whose duty it was to apprehend persons against whom a writ had been issued; originally a cavalry officer, *exempt* from ordinary service, who took the command in the absence of the captain and lieutenants; they also commanded the mounted police.

80 22—Chez elle: The antecedent is "âme."

80 28—N'était pas pour: Was not likely to, was not the man to.

80 30—Par ses vives clartés: By his quick perception.

80 —This passage is generally known as "l'éloge de Louis XIV." The style of it is not good; *ils son, sa*, sometimes refer to the King, sometimes to Tartuffe, the obscure wording of the sentence leaving the reader an open choice between the two. So many improper expressions, such inaccuracy and carelessness would justify the suspicion that this piece of patchwork is not Molière's own. Molière may have entrusted the idea and execution of it to some verse-makers among his brother actors. This would explain the presence of this very incongruous passage in a comedy which has the highest claim to good style of all of Molière's plays.